

MÉMOIRE
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE
DAVID,

PHILOSOPHE ARMÉNIEN DU V.^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

ET PRINCIPALEMENT

SUR SES TRADUCTIONS DE QUELQUES ÉCRITS

D'ARISTOTE,

PAR C. F. NEUMANN,

Attention Patron:

**This volume is too fragile for any future re
Please handle with great care.**

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY - CONSERVATION & BOOK REPAIR

PARIS,
IMPRIMERIE ROYALE.

1829.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

LECTURE NOTES

PHYSICS 231

CLASSICAL MECHANICS

WINTER 1998

1998

1998

PHYSICS 231

MÉMOIRE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

DAVID.

DEPUIS la conversion de Constantin jusqu'aux temps où l'hérésiarque Nestorius et ses nombreux disciples troublèrent et déchirèrent l'église orthodoxe, il existait d'intimes liaisons entre les chrétiens de l'Orient et ceux de l'Occident, entre les royaumes et les populations chrétiennes de l'Asie et l'empire grec de Constantinople. Déjà, avant cet heureux événement, les rois parthes d'Arménie cherchaient et trouvaient toujours dans les empereurs de Byzance des auxiliaires contre les fréquentes incursions des rois de Perse de la dynastie des Sassanides ; et lorsque tout était perdu dans le malheureux royaume d'Arménie, on sauva les deux derniers rejetons des Arsacides, pour leur donner, dans l'empire romain, une éducation digne de leur haut rang. Un de ces orphelins, *Dertad*, Tiridate, comme écrivent les auteurs latins, devint, par le secours des Romains, maître du royaume de ses pères, et l'autre fut le martyr et l'apôtre de l'église haïkienne. Un grec de Rome bien versé, selon son propre témoignage, dans les sciences et les lettres

A *

de son temps, devint le secrétaire, ou, comme les auteurs arméniens le nomment souvent, le chancelier du nouveau roi; il écrivit par ses ordres une histoire de l'Arménie depuis la première invasion du royaume par Ardeschir, fils de Babec, jusqu'au triomphe du christianisme sous Tiridate. L'ouvrage d'Agathange (ou *Agathangelus*), c'est le nom de ce secrétaire grec, est remarquable sous un double rapport : c'est le plus ancien monument de l'histoire et de la littérature arménienne. Les frères Whiston, qui savaient très-bien la langue arménienne, mais qui étaient peu versés dans l'histoire orientale, parlent de la Vie de S. Grégoire l'illuminateur par Agathange, comme d'un ouvrage apocryphe, et ne lui accordent pas la moindre importance. Le savant Stilling, qui connaissait seulement la traduction grecque des Actes de S. Grégoire, est du même sentiment, et il se débat vainement contre les faits, qu'un imposteur du VIII.^e ou du IX.^e siècle ne pouvait pas inventer. En comparant les Actes de S. Grégoire, que les Bollandistes ont insérés dans leur grande collection des Vies des saints (sous le 30 septembre), avec l'ouvrage d'Agathange, on trouvera que cette copie grecque est une traduction qui souvent reproduit mot à mot l'original arménien; et pour peu qu'on la lise avec attention; on découvre sans peine les fautes du traducteur, qui paraît avoir été peu versé dans l'ancienne géographie de l'Arménie. Quant aux passages qui ne se trouvent ni dans l'original arménien imprimé à Constantinople en 1709, ni dans l'excel-

lent manuscrit que l'on possède à la Bibliothèque du Roi, le traducteur les a pris d'une autre copie, ou il a corrompu l'original selon la manière ordinaire de Jean Métaphraste. Je dois encore faire remarquer que le plus savant des historiens arméniens, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe, et presque tous les chronographes arméniens du moyen âge, citent plusieurs fois Agathange ; et nous trouvons les mêmes faits rapportés avec les mêmes expressions dans l'ouvrage que nous possédons sous le nom du célèbre chancelier de Tiridate. Je crois donc que l'on doit admettre comme incontestable l'authenticité de la partie historique de cet ouvrage ; elle est d'ailleurs aussi confirmée par la lettre du patriarche Joseph à l'empereur Théodose le Jeune, écrite, à ce qu'il paraît, au commencement de l'an 440, et même par des monumens grecs, selon le témoignage d'un historien arménien. Il est dit dans l'Histoire de Vartan par Élisée, historien contemporain de l'ambassade solennelle envoyée par les Arméniens à Théodose le Jeune, que les Grecs trouvèrent dans les registres impériaux le traité que le roi Tiridate avait contracté autrefois avec Constantin (1). Pour ce qui concerne les longs sermons et les miracles incroyables qui y sont racontés, cette partie me paraît être d'une date bien postérieure. Il ne semble

(1) Élisée, *Histoire de Vartan*; Venise, 1828 (en arménien), pag. 124. Բայց ուր մտնենք 'ի մէջ եկեալ եւթերցան, որ զեղյու ուխտ Հաստատութեան 'ի Նիքքոյ քաղաքին : Ils « (les Grecs) apportèrent plusieurs volumes, lurent et trouvèrent » là-dedans le même traité de l'alliance. »

pas qu'Agathange soit le seul auteur qu'on ait corrompu de cette manière; nous savons par le véridique Lazare de Pharbe, que Zénobe a subi le même sort, et Lazare est justement indigné d'un tel procédé. Une histoire critique de la vie et des actes de S. Grégoire l'Illuminateur serait une chose curieuse et instructive, et l'on trouverait beaucoup de matériaux pour composer un tel ouvrage, non-seulement chez cette nation, *qui la première a adopté la religion chrétienne*, mais aussi chez les auteurs grecs et latins. Agathange est d'ailleurs, sous le rapport du style, un rhéteur de l'école asiatique; c'est un homme plein de mots; il en met quatre où un autre en aurait mis un : *ventosa et enormis loquacitas*, selon l'expression de Pétrone. Mais quand il s'agit d'arranger tout ce fatras de mots, on lui trouve tous les défauts que le patriarche Photius remarque dans l'ouvrage d'Eunapius, historien grec contemporain d'Agathange; il est plein de parenthèses; il n'a presque aucun égard aux règles de la syntaxe et de la composition (1); en un mot, on lui trouve alors toutes les irrégularités dont les grammairiens ont fait des beautés. S'il est un ouvrage qu'on ne puisse traduire fidèlement dans une langue quelconque sans blesser les premières règles de la logique et de la grammaire, c'est assurément l'ouvrage du chancelier du roi Tiridate (2).

(1) Νεωπειζέι δ' ἔκ ὀλίγα καὶ περὶ τὰς συντάξεις, est aussi le jugement de Photius (cod. lxxvij) sur Eunapius. Eunapius, ed. Boissonade, I, XIII, 139.

(2) A l'appui de ce jugement, qui pourrait paraître un peu

Si Agathange a écrit son histoire en arménien, ce qui me paraît assez probable, vu sa manière d'écrire

sévère, je donnerai ici quelques passages assez intéressants de la préface inédite du manuscrit d'Agathange, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi. L'édition de Constantinople, l'unique qui existe, est fautive comme tous les auteurs arméniens qui ne sont pas imprimés par la savante congrégation des Mécénariates à Venise; la préface est tout-à-fait tronquée, et il y a plusieurs pages de notre excellent manuscrit qui ne se trouvent pas dans l'imprimé. On lit dans le manuscrit n.º 51, pag. 8 :

Առդ հրամանս հասեալ առ իս ձեռն Ագաթանգէղոս, որ ՚ի քաղաքէ ՚ի մեծն Հռոմայ և վարժեալ հայրենի տրուեալ տիւ, հռոմայրեն և յուսարեն ուսեալ ցարուծիւն (a) և ոչինչ կարի սմտեղեակ լեալ ձեռնարկութեան նշանադրաց, և ՚ի վերայ այսոցիկ հասեալ ՚ի տուռն Արշակունայ, ոչ զիւրքաջութիւնն տուա ինչ հրամայեաց մեզ վիպասանել և ոչ զքմն դարա (b) բանից ինչ առարկելոյ աւելի քան զարժանն ըսթանալ, այլ իրք որ եղեալ վասն յեղանակաց

Առդ հասեալ առ իս հրամանս ՚ի մեծ արքայէն Տրդատայ կարգել ինչ ՚ի ձեռնարկութեան նշանադիւտ ժամանակն պրացն, պատմել նախ զհայրենեացն պոքոս քաջութեան, քաջին խորոպու և որինչ գործք գործեալք քաջութեանն մարդին պատերազմացն, ըստ շրջաբանն տեքութեանն փոխելոյ ըստկոյս հարկանելոյ և ազգաց խոռ վերոյ

« Alors le commandement vint à moi, un certain Acathangelos, qui est de la ville (la grande Rome), et exercé dans l'art paternel, a appris les lettres romaines et grecques, et rien de ce qui est relatif aux lettres ne lui était étranger: et avec cela il vint dans le palais de l'Arasacide.

(a) Il est nécessaire de lire դարբութեան.

(b) Ce mot, comme il se lit dans le manuscrit, n'a aucun sens; il faut lire: սքողմանալար, composé de սքողման, prouver ou désirer la voie, et de արդ, ornement; le mot allemand verblümt correspond tout-à-fait au mot composé arménien սքողմանալար.

et dont il y a encore des traces chez les autres historiens arméniens, chez Lazare de Pharbe et chez Jean Catholicos, il est au moins certain qu'il n'a pas employé les caractères alphabétiques arméniens; car de son temps l'alphabet arménien n'était pas encore composé, ou, si nous voulions parler comme Gorioun, dans la vie de S. Mesrop, lequel copie le docteur Vartan (dans son Histoire générale de l'Arménie, qui malheureusement est encore inédite jusqu'à présent), le Moïse des valeureux Haïks, le saint Mesrop, n'avait pas encore daigné faire connaître ses divines révélations sur la forme des lettres. On écrivait alors en Arménie avec les caractères alphabétiques des anciens Perses, des Syriens et des Grecs, et l'on en usait même long-temps après la composition de l'alphabet arménien (à-peu-près l'an 406 de notre ère) dans les affaires particulières, principalement dans les villages et les hameaux, où la nouvelle invention ne pouvait pas si aisément pénétrer, ce qui est d'ailleurs bien conforme à la nature des choses (1).

• il nous commandait de ne raconter rien de ses prouesses, qui
 • fût faux, de ne pas expliquer les histoires par des mots recherchés plus qu'il ne fût nécessaire, mais de raconter les
 • choses qui se sont passées, selon leur substance.

• Alors vint à moi le commandement du grand roi Dertad
 • pour me préparer à un livre des Chroniques, pour raconter
 • les exploits de la valeur de ses aïeux, du courageux Chosroës, et tous les exploits qu'ils ont faits dans les batailles des
 • hommes, dans le renversement de l'empire, comme ils ont
 • reçu et donné des coups de l'un et de l'autre parti, et
 • comme les peuples étaient mis en désordre. •

(1) C'est le sens du passage de Moïse de Khorène, I, 3, que les Whiston n'ont pas bien traduit.

Je ne sais pas de quels caractères particuliers le prince arménien Haiton (*Hist. orient.* cap. IX) parle encore au XIII.^e siècle de notre ère, et qu'il nomme *haloen*, dénomination qui certainement est corrompue. Le disciple de S. Isaac et de S. Mesrop, *Gorioun*, surnommé par ses compatriotes l'*Admirable*, et que l'on pourrait, à cause de son style, nommer le Xénophon de la littérature arménienne, nous rapporte dans son histoire inédite de la vie et des actions de ses maîtres, que Mesrop était né dans le bourg de Haiégaz au pays de Daron, province située dans le milieu du royaume d'Arménie, que son père s'appelait Vartan, et que dès son enfance on l'a bien instruit dans la science de la Grèce (1). On peut lire dans Moïse de Khorène, chez Lazare de Pharbe, et dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* par M. Saint-Martin (V, 320), toutes les différentes tentatives qu'il a fallu faire pour pouvoir fixer le nombre et la forme des lettres destinées par Mesrop à composer l'alphabet arménien. « Cet alphabet (ce sont les paroles de M. Saint-Martin dans l'ouvrage nommé), cet alphabet est encore en usage actuellement, et la figure des lettres n'a pas éprouvé,

(1) L'ouvrage de Gorioun n'a jamais été imprimé; nous en avons un excellent manuscrit en anciens caractères ronds, à la Bibliothèque du Roi, n.º 88. Le passage indiqué dans le texte se trouve pag. 472. Էր այսո այս Մեսրոպի 'ի Տարսուս դաւանէ 'ի Հայեկաց տեղքէ, որդի Վարդանայ 'ի մահկառ ընտն անսխա վարժեալ Հեղղեանցնց դարու ընտն . On trouve un grand et excellent passage de l'ouvrage de Gorioun dans l'édition d'Eusèbe par Aucher, I, 12.

» depuis cette époque, de changement notable. Il ne
 » contient d'abord que trente-six lettres; on y en ajouta
 » deux autres, à une époque bien plus moderne, ce
 » qui porta leur nombre à trente-huit. On adopta, pour
 » la composition de cet alphabet, plusieurs des anciennes
 » lettres persanes, qui avoient cours en Arménie. On
 » en modifia légèrement la forme et la valeur; puis on
 » y ajouta quelques autres signes destinés à exprimer
 » avec exactitude les sons particuliers à la langue armé-
 » nienne, et l'on disposa le tout selon l'ordre syllabique
 » et numéral des Grecs. C'est à l'exécution de cette
 » entreprise, ajoute M. Saint-Martin, que nous devons
 » la conservation de la langue et de la littérature des
 » Arméniens. Il est probable que, sans elle, ces
 » peuples n'auraient pas tardé à se confondre avec
 » les Persans ou avec les Syriens, et à disparaître en-
 » tièrement, comme tant d'autres nations de l'ancienne
 » Asie. C'est aussi là ce qui a distingué d'une manière
 » particulière la nation et l'église arméniennes, ce qui
 » a conservé long-temps leur indépendance politique
 » et religieuse, et a perpétué jusqu'à nous leur exis-
 » tence (1). »

La littérature arménienne, avant cette époque, si
 l'on pouvait parler de la littérature d'un peuple
 qui n'a pas un alphabet propre à exprimer les divers
 sons de son idiome, paraît avoir été peu de chose.
 Moïse de Khorène, surnommé le grammairien ou le

(1) On trouve dans les différens volumes de la nouvelle édition
 de *l'Histoire du Bas-Empire* par Lebeau, un résumé de l'histoire
 arménienne qui ne laisse rien à désirer.

poète par les auteurs indigènes (1), ne peut assez se plaindre de l'ignorance et de la paresse de ses aïeux; il faut, selon lui, chercher chez les Grecs pour trouver quelque chose sur l'histoire ancienne de l'Arménie. Dans le pays même, ce savant infatigable ne trouvait que des chants populaires et héroïques, sorte de composition qui marque par-tout le commencement de la civilisation, et qui tient encore aujourd'hui la place de l'histoire chez plusieurs peuples. Moïse de Khorène nous a conservé, dans son Histoire générale de l'Arménie, quelques fragmens de ces chansons nationales, qui sont d'une poésie sublime, quoiqu'ils puissent nous paraître au premier coup-d'œil un peu singuliers; il les cite comme l'unique monument historique indigène, et il ne paraît pas qu'on en ait jamais fait une collection. On m'a assuré, au couvent des Méchitaristes à Saint-Lazare à Venise, que le peuple, dans quelques parties montagneuses de l'Arménie, célèbre encore à présent par des chansons de cette espèce les exploits de ses ancêtres.

L'ardeur que les Arméniens montrèrent après la composition de leur alphabet pour la littérature, né-

(1) Le mot arménien *քերթաղ* a cette double signification. Dans les extraits des grammairiens arméniens rédigés et composés par Jean Ezagazy (manusc. de la Bibl. du Roi, n.º 127, pag. 33), Homère lui-même est nommé le premier *Kerthogh*; il se trouve aussi chez les Grecs qu'Homère est nommé le premier grammairien, parce qu'il est, selon le sentiment de quelques anciens philosophes, le père de toutes les sciences. Plus bas il sera encore une fois question de cette collection de grammairiens arméniens.

gligée jusqu'alors , et leur amour pour toutes les sortes de sciences et pour les lettres, ne peut se comparer qu'à l'ardeur pour les nouvelles lumières qui se répandirent en Europe dès le commencement du xv.^e siècle, après les ténèbres du moyen âge. Ces deux périodes de l'histoire de la civilisation de peuples si différens, ont encore un autre point de comparaison, qui , bien qu'il soit dans la nature des choses , n'en est pas moins très-remarquable. Les grands hommes du xv.^e siècle; les Arétin (Léonard), les Valla, les Bessarion et tant d'autres, quelle que soit la carrière où ils aient brillé, croyaient toujours que leur devoir, que le but principal de leurs études, devait être de donner de bonnes traductions de leurs modèles, les classiques grecs. De même tous les gens de lettres en Arménie, quel qu'ait été le genre auquel ils se sont adonnés de préférence, furent également animés d'un zèle très-ardent pour traduire tous les auteurs syriens et grecs. On envoyait les jeunes gens qui montraient des talens, aux frais du gouvernement, dans les écoles d'Édesse, d'Alexandrie, d'Athènes et de Constantinople (1), non moins pour se perfectionner dans les langues grecque et syriaque, que pour étudier la grammaire, la philosophie et l'histoire; car, comme le disent les Arméniens eux-mêmes, pour donner une bonne traduction d'un livre quelconque, il est également nécessaire de connaître et la langue et les choses. Moïse de Khorène dit de lui-

(1) Euseb. Pamph. *Chron.* ed. Venet. 1818, vol. I, XII.

même que, quoique vieux et d'une santé chancelante, il s'occupe cependant d'une manière infatigable de ses traductions (1). Déjà depuis long-temps on allait en Grèce de toutes les parties de l'Asie pour cultiver son esprit, et principalement pour faire des études philosophiques. Nous voyons que le père du célèbre philosophe Ædésius envoyait son fils de la Cappadoce à Athènes, pour le rendre propre à manier les affaires (2). Nous voyons que le sophiste Julianus a des disciples de toutes les parties du globe, comme Proxerésius de l'Arménie, Épiphane de la Syrie, et Diophante de l'Arabie (3). Il paraît, selon un

(1) Nersès Shnorhaly, dans l'Histoire du père Tchamtchean (en arménien), I, 783. Moïse de Khorène, III, 61. Il me paraît que les vers qu'on lit dans l'élégie sur la prise d'Édesse, par Nersès Shnorhaly ou Klaietsy sur Constantinople, se rapportent aux différens conciles de cette ville, au patriarchat, &c. Élégie sur la prise d'Édesse, publiée par le docteur J. Zohrab (en arménien), Paris, 1824, pag. 4. Երկրորդ եղևալ Երուսաղէմ և իւր հըռնոս գարնանալի Սրբեցեղոյն աշտեղով, աթոռն գրիւմ փոխադրելի, c'est-à-dire, Tu es une seconde Jérusalem, et une nouvelle admirable Rome; là est transporté le trône du bienheureux disciple.

(2) Ὅγα πατήρ αὐτὸν ἐκτίμῃας ὅτι παιδείαν χρημασιμὴν ἐκ Καππαδοκίας ὅτι τὴν Ἑλλάδα. Eunapii Vit. sophist. I, 19, ed. Boissonade.

(3) Eunapii Vit. sophist. I, 68, 75, 79, ed. Boissonade. Ἦν δὲ αὐτὸς πῖ ἐξ Ἀρμενίας, ὅσον εἶναι Ἀρμενίας Πέσσαις εἰς τὰ βασιλεύσασα συνημμένον. — Ἡ μὲν γὰρ, ἕως (voy. Wyttenbach ad Eunap. II, 294) κατὰ πῖ π γέρας Ἐπιφανίῳ σαφῶς ἐξήρητο, τὴν δὲ Ἀρεσίαν εἰλήχαι Διόφαντος. — Προαιεσίῳ δὲ ὁ πόντος ὁλος ἔχ τὰ ἐκείνη πρόσοικα πύς ὁμιλητὰς ἀνέπημιν, ὥσπερ οἰκῶν ἀγαθὸν πὸν ἀνδρα θαυμαζόντες.

passage d'Eunapius, que les élèves des différentes nations formaient déjà, au commencement du IV.^e siècle, des réunions séparées sous leurs maîtres particuliers; car toutes les provinces du Pont, la Bythinie, et en général tout le pays qu'on nommait, dans la division de l'empire, *la province de l'Asie*, envoyaient leurs fils à Proærésius, parce qu'étant Arménien, ils le regardaient comme leur compatriote. Au V.^e et au VI.^e siècle de notre ère, les Arméniens allèrent donc en Grèce, comme on allait, aux XIII.^e et XIV.^e, de l'Allemagne, en Italie et en France pour étudier le droit romain et les sciences philosophiques. Mais par les déplorables effets du triste sort de la nation arménienne, le touchant épilogue qui termine l'Histoire de Moïse de Khorène semble être une prophétie de tous les malheurs des enfans de Haïk; il ne vint pas chez eux, comme chez les nations européennes, après le siècle des traducteurs, un siècle où les esprits mûrs apprirent à marcher seuls et sans soutien, une période pleine de productions originales, en un mot il n'y eut point un siècle classique pour la littérature arménienne. Les traducteurs furent en même temps (on vit quelque chose de semblable en Italie) les classiques de la nation, et le plus saint des livres est aussi, sous le rapport de la langue, le plus pur. Il arriva donc aux Arméniens (1) ce qui arrivera presque toujours à une nation qui, en sortant

(1) J'ai emprunté, avec quelques modifications, ce passage à l'excellente histoire comparée des systèmes de philosophie par M. Degérando, vol. IV, pag. 183.

de la barbarie , se trouvera subitement et immédiatement , sans un mouvement général dans les esprits , initiée à la culture des peuples exercés par une longue éducation intellectuelle. Une science qu'on reçoit toute faite devient pour l'esprit plutôt une chaîne qu'un aiguillon ; et plus cette science est avancée , plus elle asservit ceux qu'elle surprend au milieu des ténèbres de l'ignorance.

La littérature arménienne a d'ailleurs cela de commun avec toutes les littératures de l'Europe , qu'elle est composée de deux élémens séparés , l'*élément chrétien* , et un autre que l'on pourrait nommer par opposition l'*élément profane*. Le christianisme est entré dans l'Arménie par la Syrie et la Judée , et elle a reçu avec lui la poésie sacrée des Israélites , les psaumes et les autres cantiques religieux. On voit dans les *chants d'église* (*շարակնայ*) que les Arméniens ont , et dans les formes , et dans les pensées , heureusement imité ces touchans et sublimes cantiques des prophètes et des rois sacrés. L'élément que nous venons de nommer l'*élément profane* , leur est venu principalement , comme nous l'avons vu tout-à-l'heure , de la Grèce ; cependant la littérature arabe a aussi eu sa part en Arménie comme chez tous les autres peuples civilisés. Les cantiques religieux des anciens Hébreux n'étaient pas faits , à ce qu'il paraît , sur un certain mètre , et l'on n'y trouve la rime que par hasard. Dans ces compositions poétiques , on n'avait égard qu'aux modulations de la voix et aux différens sons de la musique. Ces différentes modu-

lations de la voix sont encore aujourd'hui indiquées par des signes particuliers dans les chants sacrés des Arméniens. Nous savons par deux auteurs célèbres, l'un Juif et l'autre Arménien, que ces nations ont, dans le moyen âge, imité les mètres et la rime des Arabes. R. Jehudah Hallevy, qui florissait vers 1140, dans son célèbre ouvrage intitulé *Cosri*, comme Abarbanel dans ses Commentaires sur l'Écriture sainte, raconte cela des Juifs; de même le prince parthe Grégoire Magistros, qui florissait, selon Samuel, en 1040 de notre ère, le rapporte également de la nation arménienne (1). Grégoire, un des plus savans hommes de son siècle, dit d'une manière assez positive que les mètres et la rime dans les poèmes arméniens, sont venus des Arabes, et que *Sahloum*, le fils de Schahpou le Chaldéen, et *Aharon*, le fils de Kahan, étaient les premiers qui eussent fait des vers sur les modèles des *Ismaéliens*; c'est le nom des Arabes chez les Arméniens, et, comme on sait, chez plusieurs autres peuples chrétiens. Nersès Claietsy et quelques autres

(1) *Liber Cosri*, ed. J. Buxtorf. fil. Basileæ, 1660, p. 133-137, et 407. R. Jehudah dit que la langue hébraïque est corrompue par ces innovations, et il est de ces choses comme de plusieurs autres, על־הם ויעזבו כגוים וילמדו מעשרם, « ils se sont mêlés sous les barbares et ont appris leurs actions. » (*Psal.* 106, 35.) Les extraits des ouvrages sur la grammaire par Magistros, nous sont conservés dans la collection de J. Eznegazy (man. de la Bibl. du Roi, n.º 127, p. 82-84) Եւ հԹհ ոււստի այժմէ առուեստի հղհակ տեղհակ? յ'իսմայելականացն դտեալ զսա . . . և հԹհ ոււստի և կամ զիւն պատմութեանսք զսա դտին? Սահլումը որդի լահպոյ քաղտեացի և Ահարոն քահանայ. Ce passage est traduit mot à mot dans le texte du mémoire.

ont excellé dans ce nouveau genre de la poésie arménienne, de la même manière que quelques historiens et orateurs ecclésiastiques ont excellé dans les imitations des historiens et écrivains ecclésiastiques de la Grèce. On peut permettre à un Arménien de parler avec quelque orgueil de ces différens travaux littéraires. Cependant je crois qu'il serait bien difficile pour quelqu'un qui n'est pas son compatriote, d'approuver le sentiment exprimé par le patriarche Catholicos Nersès Claietsy (il occupa le siège patriarchal depuis 1169 jusqu'en 1175 de notre ère), surnommé *Schnorhali*, c'est-à-dire, le *gracieux*, dans son poëme célèbre intitulé *le Fils Jesus* :

Օհմաստու թեան ծաղիկն առ եալ
 Որպես մեզու թեւօք բարձր եալ
 Յեկեղեցիս Հայոց բեր եալ
 Այս է Սողոմոն Դաւթիւ եղ եալ
 Եւ Սամբրէիւ ալք հեա եալ
 Այսքան շորհօք վերին լըց եալ
 Սինչ զի Յուսաց գերազան եալ

c'est-à-dire : « Ils cueillirent les fleurs de la science, » et les transportèrent, comme des abeilles dont les » ailes sont surchargées, dans l'église des Haïks; tels » sont Moïse, David, Mambéré et les autres qui vinrent » après. Ils étaient si remplis de la grâce divine, qu'ils » ont même surpassé les Grecs. »

David, dont parle le patriarche, est le philosophe (*հմաստաւոր*) par excellence de la nation arménienne : il lui donne les épithètes les plus extraordi-

naires, qui sentent un peu les scolastiques du moyen âge. Ces épithètes sont bien propres à faire voir toute la fragilité des réputations humaines, et du plus précieux des biens, de la gloire elle-même; car cet invincible, ce très-haut et très-éclairé philosophe, est, à l'exception de quelques docteurs arméniens, presque inconnu à tout le monde savant: son nom ne se trouve nulle part dans les différentes histoires des systèmes philosophiques; on le cherchera en vain chez Brucker, chez Tennemann ou chez Degérando; et ce qui est encore plus remarquable, on ne trouve rien de satisfaisant sur lui, ni dans l'ancienne ni dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius. Le savant Buhle se contente de dire (*Aristotelis Op. omn.* I, 298): *Davidus quisnam ille fuerit et quando vixerit incertum est.* Le seul savant qui, quoiqu'il ne sût pas la langue arménienne, ait reconnu que David le philosophe arménien est le même qui a écrit des commentaires grecs sur divers ouvrages d'Aristote, c'est le célèbre bibliothécaire Morelli; et il est bien probable qu'il s'est fait aider, dans ses recherches par le savant Méchitariste le père Indjidjian. Morelli avait beaucoup recueilli sur David pour le second volume de sa Bibliothèque manuscrite. En mourant, il laissa tous ses papiers à son successeur. Le savant abbé Bettio, à ce qu'il m'a dit lui-même, pense à communiquer au monde littéraire ces précieux trésors de critique et d'érudition (1).

(1) *Neque enim pauca equidem collegi de Davide ejusque commentariis, quæ cum aliis bene multis pro tomo secundo*

David naquit dans un village nommé *Herthen* ou *Herean* ou *Nerken* (le dernier nom est le plus commun), situé dans le canton de Hark, qui est une des seize provinces du pays de *Dounouperan* (1). Il était cousin germain et disciple du célèbre historien Moïse de Khiorène, comme le patriarche Nersès l'assure, selon les témoignages des anciens (2). David était aussi du nombre de ces jeunes Arméniens qui furent envoyés à Alexandrie, à Athènes et à Constantinople pour étudier la langue et la littérature de la Grèce; et nous savons par David lui-même, comme nous le verrons ci-après, qu'il fréquentait à Athènes les leçons du divin Syrianus, maître de Proclus. David florissait, selon le chroniqueur arménien Samuel, l'an 490 de

bibliotheca ms. comparatis, &c. Voyez la lettre de Morelli à Wyttenbach dans la Philomathie, I. III., 318.

(1) On trouve en général de bonnes, mais courtes notices sur les écrivains arméniens, dans le second volume du dictionnaire de Mekhitar (en arménien). Nous y lisons (II, 267), que David était un des principaux élèves de S. Sahag et Mesrop, qui ont appris à Athènes les sciences grecques. Il paraît que les collaborateurs du dictionnaire arménien avaient pris *Nerken* pour le nom de famille de David; car ils écrivent *Էր նա ներկա* *գտնողի 'ի Հաքք գուսուն 'ի Հերթն դեղձ, և այլն*, « il était un Nerkenez, de la province de Hark et du village de Herethn, &c. »; mais Nersès dit positivement que le village s'appelait *Herthen*, *Herean* ou *Nerken* (*Հերթն, կ'ի Հերթն, կ'ի ներկա*). *Tchamtshean*, I. I, I, 783; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, I, 206-246.

(2) *Գրեթ յօթնաւիկ Հին և նորն առ. Բարդուխան զին դրեալ*, « on trouve dans les anciens livres qui traitent des traductions, » c'est-à-dire, des traductions des ouvrages grecs et syriaques en langue arménienne. *Tchamtshean*, loc. laud.

J.C. (Samuel, à la fin de la *Chronique d'Eusèbe*, éd. de Milan, 1818, pag. 48.) Le plus célèbre des ouvrages théologiques du philosophe arménien est son sermon *sur la Croix* contre les Nestoriens, qui fut commenté par Nersès Claietsy. Nersès nous donne, dans ce commentaire qui est encore inédit, beaucoup de renseignemens sur David et sur ses écrits. Nous en empruntons quelques passages, que le père Tchamtchean nous a communiqués dans son Histoire générale de l'Arménie (I, 783, en arménien). Ces renseignemens, pour dire la vérité, ne me paraissent pas mériter beaucoup de confiance. « On dit (ce sont les paroles » de Nersès) qu'il y avait une loi à Athènes que les » docteurs prendraient soin de leurs élèves pendant » sept ans; sur la fin de cette période, on préparait » une chaire (1), et les docteurs ordonnaient aux » élèves d'y monter, pour donner une preuve de leur » savoir et de leur éloquence. David était de ces disciples; et sur un signe du ciel, l'idole qui était dans » le bourg tomba de son piédestal, lorsqu'il monta en » chaire. On dit qu'il prononça là, pour la grande » satisfaction de ses auditeurs, son sermon *sur la Croix*. » On peut présumer que ce zélé élève chrétien n'avait pas beaucoup de relations avec son maître et ses condisciples païens, et c'est peut-être la cause pour laquelle nous ne trouvons nulle indication sur David l'Arménien dans les ouvrages de Proclus et de

(1) On nommait cette chaire, où l'on parlait en public, *βήμα*. Wyttenbach in *Eunap.* II, 44, ed. Boiss., a cité tous les auteurs qui ont écrit sur cette célèbre école d'Athènes.

Damascius, pas même dans la vie de Proclus par Marinus, où cependant nous lisons les noms de plusieurs autres condisciples du célèbre et savant éclectique. D'Athènes, David se rendit à Constantinople, où il resta long-temps. Quoique nous ne connoissions la date ni de sa naissance, ni de sa mort, je ne pense pas qu'il ait pu se trouver déjà à Constantinople lorsque le patriarche Proclus écrivait (435) sa célèbre encyclique de la foi (*περὶ Πίσως*), adressée aux Arméniens. J'ai, au contraire, des raisons de croire, et je m'en expliquerai dans une autre occasion, que David était à Constantinople vers la fin du v.^e siècle, et qu'il est mort en Arménie dans le commencement du vi.^e siècle. David, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, n'était pas seulement traducteur, il était aussi auteur original; il a écrit une grammaire et plusieurs traités sur diverses matières théologiques et philosophiques. Il était théologien orthodoxe, et presque tous ses traités sont dirigés contre les hérétiques, principalement contre les disciples de Nestorius. En philosophie, il cherchait, selon la manière des nouveaux platoniciens, à concilier Platon avec Aristote, et il pensait certainement, avec Ammonius Saccas, qu'il n'y a qu'une vérité, et que de si grands génies ne pouvaient manquer de s'être rencontrés en la cherchant. Je connais de David trois ouvrages philosophiques, qui existent en manuscrit à la Bibliothèque du Roi. Le premier de ces ouvrages est un recueil des *Définitions des principes de toutes les choses*, que l'on aurait tort de comparer avec l'excel-

lent traité de Damascius *περ' Ἀρχῶν*. Dans cet ouvrage, qu'on a aussi imprimé à Constantinople en 1731 (je n'ai jamais vu cette édition), David se contente de donner des nomenclatures, et je transcris le commencement de son livre comme un échantillon :

Դաւթի փիլիսոփայի Էականք գիրք :

Դ բանին բաժանի էակն, կամ յորս : երկակի, 'ի գոյացութիւն և 'ի պատահումն : 'ի բանին բաժանի գոյացութիւն, երկակի, յառաջին և յերկրորդ : Դ բանին բաժանի երկրորդ գոյացութիւն : երկրորդ 'ի անսակման և 'ի գործակման :

*« Le Livre des choses, par David le philosophe.
« En combien ou comment une chose est-elle
« divisée? en deux, en essence et en accident. En
« combien l'essence est-elle divisée? en deux, dans
« la première et dans la seconde. En combien la se-
« conde essence est-elle divisée? en deux, en essence
« spéculative et pratique. »*

Le manuscrit dont je me sers est si fautif, que, dans ce petit fragment, il m'a fallu corriger deux fois le texte: on lit dans le manuscrit *գոյացութիւն* et *գործակման*. Il me semble aussi qu'il manque quelque chose après le mot *յերկրորդ*, parce qu'on cherche en vain une définition de la première essence. Il paraît que ce livre a été écrit pour l'instruction de la jeunesse, parce qu'on trouve à la fin répétées les principales interrogations (*Հարցաւարդայ*) avec les réponses (*առաւարդիս*). On y lit un fragment d'Aris-

tote (*Աղայանի Արամայի*) concernant le premier principe des choses, tiré des livres métaphysiques du stagirite.

L'ouvrage qui donne véritablement un rang à David parmi les plus grands philosophes et les plus savans hommes de son siècle, est celui qui est intitulé *les Fondemens de la philosophie* [*Fundamenta philosophica*;] (*Արամայի հիմունքները փիլիսոփայության*) (1). David commence son ouvrage par prouver contre les pyrrhoniens qu'une connaissance des choses surnaturelles est possible, et qu'il y a réellement une philosophie; il résume tous les argumens de cette école philosophique en quatre propositions ou thèses qu'il transcrit verbalement. Comme c'est la première proposition de ceux qui nient l'essence (*ոյստի*) de la philosophie (*և փիլիսոփայության չկանությունը*), որ եղծանեն (*հիմնադրողական*), et il les réfute en suivant un ordre méthodique. C'est là aussi sans doute ce qui a fait dire au copiste ce qu'on lit à la fin du

(1) *Արամայի*, qui me semble être en intime connexion avec le mot grec *Σημα*, en dorien *Σημα*, a presque toujours cette signification en langage philosophique; on le trouve aussi dans le double sens de *définition*, *circonscription*, &c. Mekhitar dit dans son dictionnaire, sous ce mot : *Արամայի և մերթ օրէն կամ կարգն ինչքան փրկութեան համար է բարեկամութեան յայտնելը բնութեան, եւ օրհանգիստի կարգութեան, որ իւրիմ օրհանգիստով : c'est-à-dire : le mot Արամայի signifie aussi loi et canon; mais dans le langage philosophique, c'est un mot qui définit et explique la nature, l'essence des choses, laquelle soutient les choses ici bas.*

livre : *Դավիթի եռասուցիքի և տնայադպրոցի փիլիսոփայի ընդդեմ չորից անարկուղեանցն Պիլոնի մաստապի և սահմանք և արամեա-տուղին իմաստասիրութեան*, c'est-à-dire : « Les fondemens et l'explication de la philosophie de » David, le très-grand et invincible philosophe, contre » les quatre propositions du sophiste Pyrrhon. » David montre autant de pénétration d'esprit que d'érudition dans cet ouvrage; il y cite presque tous les philosophes de l'ancienne Grèce, et y traduit de longs passages de leurs écrits, principalement de ceux du divin Platon (*արարող և ծաղան Պլատոն*); mais les noms des dialogues qu'il cite sont souvent ou changés selon le génie de la langue arménienne, ou étrangement corrompus, comme, par exemple, *փեստրոնա* (*Phæstrona*), *ժեարատարե* (*Theartarev*). Ces corruptions de noms se trouvent même dans les ouvrages grecs de David, ce que Morelli n'a pas oublié de remarquer dans son jugement sur ce philosophe. « *Cæterum*, dit-il dans sa lettre à Wyttenbach, *cæterum* Davides, *philosophus eclecticus*, » *eruditionis copia*, *scriptorum græcorum lectione* » *se commendat*; *horum tamen testimonia*, *operum* » *titulis interdum immutatis affert, suppositivis etiam* » *libris, narrationibusque incertæ fidei adhibitis.* »

Dans une seconde dissertation, je parlerai en détail du système philosophique de David, et j'y ferai mention d'un autre de ses ouvrages, d'une collection des apophthegmes des anciens philosophes, bien utile pour tout le monde (*բանք իմաստասիրացն պիտանե*)

առնողն իմացն). J'y ai trouvé quelques apophthegmes que je n'ai jamais rencontrés dans les Grecs. Je parlerai, dans cette seconde dissertation, de ses traités théologiques sur des matières qui n'occupent plus les philosophes, mais qui cependant ont encore fixé l'attention de Leibnitz et de Newton, et je dirai aussi quelques mots de sa grammaire, que l'on possède heureusement presque en entier dans l'excellente collection de Jean Ezgazy. Le Recueil des commentaires sur la grammaire (Հաւաքուած ակնարկներ քերականին), c'est le titre de l'ouvrage, est un des plus précieux manuscrits que possède la bibliothèque royale pour la littérature arménienne. Le grammairien Jean florissait dans le XIV.^e siècle de notre ère, et est nommé Ezgazy, de la célèbre ville d'Ezgay. *Bzisa* (1) ou *Erez*, dans la haute Arménie; il entreprit cet ouvrage sur l'invitation du patriarche d'Arménie Jacques I.^{er}, et de plusieurs autres savans personnages de son temps. Jean a divisé son travail en trente chapitres, dans lesquels il traite tous les objets que les anciens Grecs comprenaient sous le nom de *grammaire*; et il donne dans chaque chapitre des extraits des ouvrages de Magistros, de David et d'un anonyme; quelquefois seulement il ajoute aussi quelque chose de son propre fonds. (Հաւաքուած ակնարկներ քերականին)

(1) Man. n.º 127, pag. 246. Գրք ունեն անէր պարոն Եւստակիոս քրդի ակնարկներ քերականին Եւստակիոս. c. b. d., « celui qui donne ces leçons est le seigneur Jean, un fils de la célèbre métropole Ezgay. » Voy. le dictionnaire de Mekhitar, II, 274.; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.* I, 71; II, 467.

արու, իշխանն, աշխատեալի անն, և
երեք մեկնչաց բանս առնիմեանս եդեալ
զիաւթի փիլ և զմիւս իմաստնոյ որոյ ոչէր
գրեալ անունն, արարեալ և ինքս յաւելու
ած բանից յիւրենէ. Man. 127, 24, a.) Quoique
je me propose de donner une notice particulière de
cette intéressante compilation du grammairien Jean,
je transcrirai cependant déjà ici deux passages de ce
livre, à cause de leur haut intérêt : le premier est
du prince parthe Magistros, et l'autre d'Étienne de
Siounie.

Նոյսպէս է 'ի վարդարան և 'ի պարտ-
ժեւն 'ի բազում տեղիս, զորս և այցմմն
քայս, անկար մեղ իւրաքանչեւ յոճաաց անմ
(Սարգիստարս) և անոցս անգրիւ և Թե 'ի
ճուղութենէ և եթե յառաջարկաց մե-
կոց բանահելոյ յարեւոսիցս, յայս կա-
ղացեալ ենք : յաստեղապաշխութենէ, որ
Վարդեապետն եր գիւտ և յերկրայափու-
թենէն, որ է լիզիպտացւոցն, բանգի և
նոցս տիրնսքա (sic), ա յսպէս և բժշկու-
թենէ : բայց զարմանամ թե զիարդ յերաժ-
շտակարէն ստենէ և ինչպահասեալցասնին,
զոր 'ի Թրակիա գտեալ (1). (Manusc. n.º 127,
pag. 184.)

(1) J'ai déjà eu occasion de remarquer que R. Schuchab Hal-
levi et Magistros se rencontrent souvent; et dans les faits qu'ils
rapportent, et dans les opinions qu'ils énoncent. Mais en ce qui

Համեղական հայր, աղի համեմատելի
կարէ զյուրմէջն անխաբ անկեղծել : (Man.
n.° 127, pag. 29, b.)

Ce passage, comme je l'ai remarqué, est d'Étienne de Siounie, auteur qui vivait au commencement du VIII.^e siècle; il nous y donne une description des différentes langues, qui malheureusement est trop courte. Ces désignations, avec un adjectif seulement, sont bien obscures; souvent cet adjectif peut même avoir plusieurs significations et être pris dans un sens actif ou passif. On en cherche vainement quelques-uns dans les dictionnaires arméniens, même dans celui de Mèkhitar. J'ai essayé de donner une traduction faite aussi littéralement que possible.

« Les mots et les noms sont mêlés ensemble chez
» tous les peuples, et toutes ces variations et diffé-
» rentes propriétés ont tiré leur origine d'une langue
» primitive et incultivée. La langue grecque est dotée;
» la langue latine forte; la langue des Huns audacieuse;
» la langue assyrienne a quelque chose d'humble ou
» de suppliant; la langue persane est riche; la langue
» alane aimable; la langue gothe est plaisante; la
» langue d'Égypte rebutante; la langue indienne grin-
» gottante; la langue arménienne agréable, mais elle
» est propre à prendre toutes les autres qualités (1). »

(1) M. Cirbied a traduit ainsi ce passage : « Tous les idiomes
» sont dérivés d'un jargon primitif, mais extrêmement divisés et
» distingués entre eux par des propriétés particulières; le grec
» est doux, le romain véhément, le hun menaçant, le syrien
» suppliant, le persan plein d'abondance, l'alan superbe, le

Comme je l'ai dit, je donnerai, dans une autre dissertation, un résumé du système philosophique de David, l'Arménien; et j'ose espérer qu'après tous les détails que je ferai connaître, David prendra place parmi les plus célèbres nouveaux platoniciens du v.^e siècle, et que désormais nul historien de la philosophie ne pourra passer sous silence le très-grand et l'invincible philosophe de la nation arménienne. Cette dissertation sera écrite dans une autre langue; car il est bien difficile, principalement pour un étranger qui ne sait que très-imparfaitement la langue, de donner des notions philosophiques d'une manière précise en français. Après la langue grecque et le langage factice des scolastiques du moyen âge, il n'est peut-être que la langue allemande et la langue arménienne qui puissent, avec facilité, rendre les nuances les plus fines, les plus délicates de la pensée. Au reste, le lecteur qui est un peu initié dans la connaissance des dialogues de Platon, saura à quels passages David a certainement pensé en écrivant tout ce qu'on va lire dans la page suivante. J'ai tiré ce fragment du onzième chapitre des *Fondemens philosophiques*:

(Եւո Պղատոնիւ Պիժագորի երկակի սահմանելոյ զինաստասիրութիւն, ոմն յէն-
Թակայէ և ոմն՝ ի կատարմանէ, դա ստատի-

-
- gothique plaisant, l'égyptien guttural, l'indou gringottant comme
 - les oiseaux, l'arménien savoureux et en même temps analogique,
 - car il renferme en lui seul les propriétés de la plupart des
 - langues. » *Mém. sur les ant. nation. et étang.* v. VI, p. 32.

շաղկեր, արտինքն է՝ Լ՛րիստատեղ, և ստճմանէ
 զինստատասիրութիւն, ոչ փոքրիւն խոհե-
 լով, Թեպէտեւ մեծատեսակ զնա սաճմանէ .
 նոցա երկակի երկաքանչիւրոց զնա սաճմա-
 նելով, ալ մեծ և պարճադոյն իմն խոհե-
 լով, վասն զի յառաւելութեան է զնա սա-
 ճմանէ ասելի: Եթե իմաստասիրութիւն է
 արճեստ արճեստից և մակացութիւն մա-
 կացութեանց. Այլ պարտէ խնդրել եթե
 զինչ կամից երկաքանչիւրոց վերակրկ-
 Կակութիւն, այսինքն է արճեստ արճես-
 տից և մակացութիւն մակացութեանց,
 քանզի շատեւ ասելն իմաստասիրութիւն է
 արճեստ և մակացութիւն: արդիւնդ բե-
 լի եթե վասն էր առադրեաց արճեստից և
 մակացութեաց, և պարտէ ասել թե՛ ի
 ձեռն առաջին կրկնապատկութեան, այ-
 սինքն է արճեստ արճեստից Թագաւորի
 նմանեցոյց զինստատասիրութիւն, իսկ ի
 ձեռն երկրորդ կրկնապատկութեան, այսի-
 նքն է մակացութիւն մակացութեաց աս-
 տուծոյ նմանեցոյց զինստատասիրութիւն:
 քանզի յորժամ իշխան իշխանաց ասեմք
 յայտ առնեմք զԹագաւոր, ըստ նմին օրի-
 նակի և արճեստ արճեստից յորժամ ասե-
 մք Թագաւորի նմանեցունեմք զինստ-
 տասիրութիւն, իսկ յորժամ Թագաւոր
 Թագաւորուաց ասեմք զաճ յայտնեմք, ըստ

նման օրի խալիկ և մակացութիւն մակացութեանց ասելով զի մաստատանքութիւն Եւ մանկեցուցանելը զիստ
 քարէնաց պարտէ ասել թե վասն այսորի զի ասաց զի մաստատանքութիւն արհեստ արհեստաց և մակացութիւն մակացութեանց , վասն զի նմ բանաւոր արհեստք պէտք ունին բաժանմանց և սահմանաց , և ապացուցից որոյ մայր իմաստնութիւն ճանաչի .

Ժք. Եւ վասն զի 'ի վերանդ զբոլոր սահմանն որպէս և այլն

« Après Platon et Pythagore, tous les deux définissant la philosophie, l'un par l'idée, l'autre par la perfection, comme ils ont erré, ainsi Aristote a erré. »
 « Cependant, en définissant la philosophie, il ne l'a pas regardée comme une petite chose, car il la définit l'unique essence. Quoique tous deux l'aient expliquée d'une manière différente, ils l'ont regardée comme une chose grande et très-élevée, aussi faut-il, pour la définir, une accumulation de mots, c'est-à-dire que la philosophie est l'art des arts et la science des sciences. Mais il est nécessaire de chercher quel serait le sens de cette double circonlocution, quel est l'art des arts, et quelle est la science des sciences, puisqu'il suffirait de dire que la philosophie est l'art et la science. A cause de cela, il est nécessaire de chercher à présent pour quoi les mots *des arts et des sciences* sont ajoutés;

» et l'on peut dire qu'avec la première circonlocution, savoir, que la philosophie est l'art des arts, on a indiqué la philosophie du roi, comme avec la seconde circonlocution, savoir, que la philosophie est la science des sciences, on a indiqué la philosophie de Dieu : puisque, avec la phrase prince des princes, nous indiquerions le roi ; de la même manière, si nous disions l'art des arts, nous indiquerions la philosophie du roi : si nous disons le roi des rois, nous parlons de Dieu ; de la même manière, si nous disions la science des sciences, nous indiquerions elle, c'est-à-dire, la philosophie de Dieu

» Mais il faut expliquer pourquoi on a nommé la philosophie l'art des arts et la science des sciences, puisque les divisions et les définitions sont le principe de tous les arts rationnels, et après cela j'expliquerai en quelle chose la philosophie mère est à reconnaître.

« XII. Ayant plus haut les définitions usitées, comme ils ont usité cet. . »

Après ce long détour, nous sommes enfin revenus à notre objet principal, c'est-à-dire, aux traductions arméniennes d'Aristote : il fallait ce long avant-propos pour que nous fussions bien compris ; nous ne devons pas malheureusement présumer que beaucoup de ces choses qui sont relatives à la littérature arménienne, fussent connues même de ce petit nombre de savans qui s'occupent spécialement de la littérature orientale. A peine, depuis la renaissance des lettres, compte-t-on

cinq ou six savans européens distingués, comme Schroeder, Lacroze (1), les frères Whiston, Vilefroy, et sur-tout M. Saint-Martin, qui ont montré, par des ouvrages excellens, qu'ils se sont occupés d'une manière spéciale de la littérature arménienne. Il s'est à peine écoulé un demi-siècle depuis que les Arméniens eux-mêmes ont commencé à étudier et à connaître savamment leur langue. Nous voyons que, dans le temps d'Assemani, on ne savait pas encore que les Arméniens avaient reçu, dans les iv.^e et v.^e siècles, leur première instruction dans les écoles syriennes; et le savant auteur de la Bibliothèque orientale ne parle que des Perses et des Indiens. Ce sont les

(1) Il y a dans la correspondance entre Frédéric le Grand et Voltaire, quelques particularités intéressantes sur Lacroze, qui n'ont pas été connues des biographes de ce savant distingué. Frédéric estimait beaucoup Lacroze; cependant il lança contre lui une épigramme, qui finissait par ces deux vers:

Il avouera, voyant cette figure immense,
Que la matière pense.

« Nous venons de perdre, écrit-il, l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un vrai magasin de science: le célèbre M. de Lacroze vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire et une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance. Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux ne le font pas assez connaître (le *Thesaurus Lacrozianus* n'avait pas encore paru) à mon avis. L'endroit par lequel M. de Lacroze brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire: il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on voulût, il était présent et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre, &c. &c. »

C

mékharistes de Saint-Lazare à Venise, qui, bien versés dans les sciences et la littérature de l'occident, ont, les premiers, cultivé leur langue avec succès, et nous ont donné, outre les précieux restes de la littérature grecque, tels qu'Eusèbe, Philon et Sévérianus, les premières éditions critiques de leurs classiques. Ces laborieux et vertueux moines, dignes rivaux des bénédictins, travaillent avec un zèle et, j'ose le dire, avec une probité littéraire qui serait bien à désirer dans toutes les branches de la littérature orientale, et qui nous laisse encore beaucoup espérer, et pour la littérature arménienne, et pour la littérature grecque; car nous savons que les infatigables traducteurs, au V.^e et au VI.^e siècle de notre ère, ont traduit presque tous les principaux auteurs de la Grèce, Homère (1), Polybe, Diodore de Sicile et plusieurs

(1) Homère a été traduit en vers hexamètres, comme le remarque très-bien Villefroy; mais je ne sais pas de quel livre il parle, qu'on aurait aussi traduit en arménien, et auquel il donne le titre d'*Histoire des empereurs*; Montfaucon, *Bibl. manuscr.* t. I, p. 1016. David parle, dans sa grammaire, des deux poèmes d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en 24 chants. յերկուս ղերս յԵլիակն (sic) և յԻսիդիակն ՚ի քսան և չորս ծառս: man. de la Bibl. du Roi, n.º 127, 81. On lit même, dans le man. n.º 126 326, un index des mots difficiles et poétiques dans la traduction arménienne des chants d'Homère (Այս բարբ ևսքեր թողական զի չարից համերական տաղից:) On lit aussi dans le même manuscrit un index des mots difficiles qui sont dans les traductions arméniennes des ouvrages de Galien; dont quelques-unes existent à la Bibliothèque du Roi. Je donnerai plus bas un *specimen* de la traduction d'Homère. On sait d'ailleurs, par Abou'lfaradj (I, 134), que Théophile d'Édesse a traduit deux chants de l'*Iliade* en syriaque.

autres. Il y a même, dans les classiques arméniens qui sont ou imprimés ou en manuscrit, plusieurs indications sur des ouvrages grecs que nous ne possédons plus, et que le philologue lira certainement avec plaisir: tels sont l'argument de la tragédie d'Euripide intitulée *les Péliades*, dans la rhétorique arménienne, que nous possédons sous le nom de Moïse de Khorène, et le fait que nous lisons au sujet du grammairien Hérodien dans l'ouvrage de Jean Ezgazy, dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi (1).

On s'occupe à présent à Saint-Lazare d'une collection de tous les historiens et pères de l'église arménienne, à la manière de la grande collection des pères grecs ou des historiens byzantins (2). Il est seulement bien à souhaiter qu'on se débasse entièrement de l'anarchie grammaticale qui s'est introduite dans la langue au moyen âge, et qui est telle, qu'on ne comprendrait pas plusieurs passages en

(1) L'argument de cette tragédie d'Euripide est traduit en latin dans l'édition de la Chronique d'Eusèbe par le D.^r Zohrab. (*Mediol.* 1818, p. 43). La critique qu'on n'a pas traduite remplit plusieurs pages, et l'on y parle d'Euripide comme d'un poète assez médiocre. « Un certain Hérodianus, lisons-nous dans le manusc. 127, p. 37, » voulait que les ouvrages de son père Apollonius fussent les » seuls qui parvinssent à la postérité, et il fit brûler tous les » autres ouvrages qui se rapportent à la grammaire, &c. » C'est vraisemblablement le fils du grammairien Apollonius Dyscolus.

(2) Le savant éditeur du texte arménien de la Chronique d'Eusèbe, Aucher l'aîné, a eu la bonté de me communiquer une liste de tous les auteurs qu'on a déjà préparés pour cette intéressante collection; elle va seulement jusqu'au commencement du XI.^e siècle, et peut donner une juste idée de la richesse de la littérature arménienne.

les traduisant selon leurs catégories grammaticales; il faut tout-à-fait reconstruire la syntaxe. Pourquoi écrit-on, par exemple, dans le commencement de la nouvelle édition de l'historien Elisée, *բանին զանին որոյ պատճառն քննեցինք աբաբին*, au lieu de *դքանին*, comme on lit justement dans l'édition de Constantinople de 1823? Pourquoi omet-on le signe de l'accusatif? Cette anarchie grammaticale est la plus grande difficulté de la langue arménienne.

Les anciennes traductions, au moins lorsqu'elles sont fidèles, sont de la plus haute importance pour la critique du texte grec d'Aristote. Les traductions arméniennes de David sont, sans contredit, avec celles en langue syriaque, les plus anciennes, et j'espère pouvoir démontrer qu'elles sont aussi les plus fidèles. Il est connu que la plupart des manuscrits d'Aristote sont du XIV.^e et quelques-uns seulement des X.^e et XI.^e siècles (1); il est connu également que déjà les anciens commentateurs de ce philosophe, Simplicius, Jean Philoponus et quelques autres parlent beaucoup des variantes, ce qui est en effet bien naturel, si l'on se rappelle comment les ouvrages d'Aristote ont été refaits et pour ainsi dire recomposés. Il est connu que même les traductions barbares en latin, faites au XII.^e et au XIII.^e siècle de notre ère sur des ori-

(1) Aristot. *Op. omn.* ed. Buhle, vol. I, p. 21. On a même un traité d'Aristote, *de Nilo*, qui existe seulement dans une traduction barbare latine. Alexandre d'Aphrodisée lisait encore cet opuscule en grec; il le cite dans son *Commentaire sur les Météorologiques*; Venet. 1527, 68 b. J'en ai préparé une édition nouvelle.

ginaux, sont d'une grande utilité pour une critique approfondie d'Aristote. Buhle et Schneider, et moi-même, s'il est permis de me nommer après des savans si distingués, nous avons déjà démontré de quelle grande importance serait une telle traduction pour les Politiques du stagirite. Si toutes ces considérations sont bien appréciées par ceux qui s'occupent de recherches de ce genre; si le célèbre philologue Wytttenbach pensait qu'on pourrait même se servir d'une telle traduction latine barbare comme d'un manuscrit (1), on doit imaginer de quelle importance seraient pour eux des traductions des ouvrages d'Aristote du v.^e siècle de notre ère, faites par un disciple de Syrianus, philosophe lui-même et qui écrivait parfaitement les deux langues; des traductions faites dans un idiome dont le génie est entièrement conforme au génie de la langue grecque, et, qui plus est, dans un idiome qui a été modelé, par les traducteurs, sur la langue grecque, sans que l'auteur ait perdu quelque chose ou de son originalité ou de sa clarté. Il paraît que David a quelquefois enrichi son idiome maternel par des mots grecs, et qu'il a fait des innovations, non-seulement dans la grammaire, mais aussi dans la composition des mots (2).

(1) Platon. *Phædon*, 102; *Philomathie*, III, §. 2.

(2) David se sert, par exemple, pour le mot *matière*, de *ՏԻԼ*, qui est le mot grec *ύλη*. Le mot original arménien est *ԿԷՐ*, ce que nous apprenons par l'ouvrage d'Esnik. *Refutation des hérétiques*. Venise, 1826 (en arménien). En sept endroits différens, où il parle de la *matière*, il écrit toujours *ՏԻԼ* au lieu de *ԿԷՐ*.

Certainement qu'Agathias, qui ne croyait pas qu'il fût possible de traduire Aristote dans une langue barbare comme le persan (1), aurait été bien étonné en voyant toute cette *imperatoria brevitatis* d'Aristote dans la langue arménienne, qui, à ce qu'il paraît, a tant de rapports avec l'ancien idiome de la Perse (2).

Il est probable que les Syriens, qui depuis longtemps ont cultivé les sciences, ont eu, même avant les Arméniens, quelques traductions des ouvrages d'Aristote; nous connaissons les noms de quelques traducteurs syriens qui florissaient au commencement du v.^e siècle. On trouve dans la Bibliothèque orientale d'Assemani (III, I, 85) que les professeurs de l'école d'Édesse, Cumas, Probus et Hiba (qui était évêque d'Édesse depuis 435-457), ont traduit beaucoup d'ouvrages d'Aristote en syriaque; long-temps après eux, le célèbre Abraham de Cascar a traduit la Dialectique (Assemani, *lib. cit.*, 154). Rien ne prouve ce qu'on lit dans quelques histoires des systèmes philosophiques, que le philosophe Uranius, encouragé par l'amour que Chosroës témoi-

αὐτὸν ἡμεῖς, c'est-à-dire, « ὅλην, qu'on traduit toujours par « *nuth*, matière. »

(1) Ἀγῆας πρὶ γλώττης καὶ ἀμυνστικῆς. Agath. Schol. Hist. 67 a, ed. Paris.

(2) Simplicius, dans les Prolegomènes sur les Catégories d'Aristote (Basileæ, 1551, pag. 2, lin. 11), dit très-bien quelle est la manière du stagirite, δι' ὀλίγων πολλὰς συλλαβῶν προεσθδιδίαι, ὅσα καὶ αὐτὸς ἐν πολλαῖς περιόδῳ ἐδίδουξε. Selon l'auteur persan Emir Khoavend schah, Aristote disait que la brièveté sans obscurité est la meilleure éloquence. Gladwin, *the Persian monarches*, Calcutta, 1801, M, 38.

gnait pour la philosophie, aurait traduit, au VI.^e siècle, quelques-uns des écrits d'Aristote en persan. Agathias, qui parle d'Uranius et de Chosroës, n'en fait pas mention; et, selon lui, c'était même impossible, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure (Agath. Schol. *Hist.* p. 66). S'il y avait aussi en arabe des traductions des ouvrages d'Aristote faites sur le texte original, comme le dit Renaudot (1), il est cependant bien sûr que la plupart des traducteurs étaient Syriens, qu'Honnain lui-même a d'abord traduit ces ouvrages en syrien, et ensuite du syrien en arabe. C'est ce qu'on lit, au reste, souvent à la tête des traductions arabes, comme dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n.^o 882, pag. 131 A, qu'ils sont faits du syrien *من السرياني الى العربي*. Les traductions en langue hébraïque sont presque toutes faites de nouveau sur ces versions arabes, ainsi que beaucoup de traductions latines du moyen âge. Après tous ces détails, il n'est pas difficile de concevoir comment il était souvent presque impossible aux auteurs scolastiques de l'Europe du moyen âge, de retrouver la véritable pensée du philosophe dans ces écrits altérés, décorés du nom sacré d'Aristote. Certainement, si l'on réfléchit un instant et que l'on considère sous quels auspices les Scot et les Albert ont travaillé, on se gardera bien de mépriser leurs travaux; on leur saura gré, au contraire, de tout ce qu'ils ont fait pour la culture de l'esprit humain, dans

(1) Fabr. *Bibl. gr.* III, 398.—Buhle, *Arist. Op. omni.* I, 333.—Abou'Isaradj, I, 103, 173.

des temps où tout était contraire à des recherches philosophiques qui se piquaient de quelque indépendance. Je ne sais que penser des traductions d'Aristote en langue *tartare*, dont parle Bergeron, ni de celles en langue chinoise faites par les missionnaires (1). Il est d'ailleurs bien sûr que les écrits d'Aristote sont venus jusqu'à l'extrémité de l'Asie; sir Alexander Johnston en a trouvé plusieurs fragmens à l'île de Ceylan (2). Vraiment, une histoire de la doctrine d'Aristote, de tout ce qu'on a cru ou réfuté, de tout ce qu'on a fait ou imaginé sous ce nom également cher à l'orient et à l'occident, serait, sous plusieurs rapports, l'histoire de l'esprit humain.

J'ai dit plus haut que David écrivait parfaitement bien les deux langues, en arménien et en grec; et je ne crois pas avoir trop avancé pour celui qui voudra comparer le texte arménien de ses commentaires avec le texte grec, qui malheureusement est quelquefois corrompu, et qu'il fallait corriger en

(1) Bergeron, *Traité sur les Tartares*, XIV, 84.—Magaillans, *Nouvelle relation de la Chine*, 99.

(2) *Transactions of the royal asiatic Society*, t. I, p. 547 :
 « They (*les Arabes*) introduced also arabic translations of Aristotle, Plato, Euclid, Galen and Ptolemy, extracts of which
 » were frequently brought to me while I was on Ceylon by the
 » Mohammedan priests and merchants, who stated that the
 » works themselves had originally been procured from Bagdad
 » by their ancestors, and had remained for some hundred years
 » in their respective families in Ceylon, but had subsequently
 » been sold by them, when in distress, for considerable sums
 » of money, to some merchants, who traded between Ceylon
 » and the eastern islands. »

plusieurs endroits. Dans les commentaires sur l'introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote, on trouve quelquefois, dans le texte grec, des développemens qui n'existent pas dans l'arménien; mais ceci même est une preuve qu'ils viennent du même auteur. Un homme d'esprit ne se copiera jamais s'il écrit quelque chose deux fois : ici il ajoute un mot, là il laisse une phrase toute entière, et rarement il y a une période où il ne fasse quelques changemens; mais le fond et la pensée restent toujours les mêmes. C'est précisément ce caractère, c'est le rapport entre les deux textes des commentaires sur Porphyre, qui prouvent assez clairement que ce n'est pas là une simple traduction; le savant mékhitariste Indjidjean était au reste du même sentiment (*Philomathie de Wyttenbach*, III, 319). Il est plus difficile de reconnaître le même auteur dans les commentaires sur les Catégories; il paraît que David a pensé qu'un extrait de ces grands commentaires serait suffisant pour ses compatriotes, à moins que l'on ne suppose que nous avons seulement, dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, un extrait de ses grands commentaires arméniens, fait par une main inconnue.

Je commencerai à présent par le volume n.° 106 des manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roi. Il contient tous les ouvrages philosophiques et théologiques de David et toutes les traductions d'Aristote que l'on connaît. J'en donnerai une notice détaillée pour en faire sentir l'importance. Ou David n'a pas traduit les autres écrits d'Aristote, ou ces traductions

sont perdues. En effet, il ne se trouve pas d'autres versions de cet auteur, même dans la Bibliothèque de Saint-Lazare à Venise, si riche en manuscrits arméniens, comme m'a bien voulu l'écrire mon savant et respectable ami M. Pascal Aucher.

Le titre arménien du premier ouvrage dans ce volume n'est pas exact ; en lisant *Ներածութիւն Պորփիրի*, tout le monde doit penser sans doute qu'il s'agit de l'ouvrage de Porphyre (Πορφύριου Εισαγωγή), mais on se tromperait comme l'abbé Villefroy. Cet écrit n'est pas une traduction, mais seulement une analyse de l'ouvrage de Porphyre, à-peu-près comme celles qu'on trouve dans l'édition d'Aristote par Duval. Le copiste le remarque lui-même à la fin de l'ouvrage : *Դաւթի փիլիսոփայի ներդիմացող վերլուծութիւն Ներածութեան Պորփիրի*, c'est-à-dire, *Analyse de l'introduction de Porphyre par David, le philosophe de Nerken*. Il n'existe nulle indication de cette analyse, ni des autres ouvrages originaux de David en grec ; il est bien probable que David avait seulement composé des commentaires en cette langue pour rivaliser avec les philosophes païens de son temps.

Les commentaires sur l'ouvrage de Porphyre se trouvent en arménien et en grec, et j'en donnerai d'amples extraits, mais sans y ajouter une traduction française. Le grec peut tenir lieu d'une traduction, parce que le fond, et souvent aussi les mots, sont les mêmes ; toutefois, s'il y a une variante importante,

j'en ferai la remarque. On peut certainement présumer que les personnes qui s'intéressent à de telles recherches, savent la langue grecque.

David commence ces commentaires par une introduction dans laquelle il traite les questions qui, en général, sont agitées dans tous les anciens commentaires; il parle du but (ἡ συντομία τοῦ βιβλίου, σκοπὸς) de l'ouvrage, et trouve qu'Aristote étant souvent fort obscur dans ses Catégories, une introduction était bien nécessaire; il discute l'authenticité de l'ouvrage de Porphyre, et dit qu'il y a quatre causes différentes qui ont produit des livres apocryphes (1).

Լ.՝ ԴԱՐՆԵԱՆՆԵՐ ՎԻՄԻՆ ԱՅՍՈՐԻՆԻ ԽՆԴՐԵՄԷ
ՉԿԱՐԱՊԵՐՈՒԹԻՒՆ ԱՌԱՋԻՆԿԱՅ ԶԱՐԱԳՐՈՒ
ԹԵԱՆՍ, ՎԻՄԻՆ ՉԻԲԱՐՈՒՄ ԱՆՊԱՄԻՆ ԽՈՐԹ
ԶԱՐԱԳՐՈՒԹԻՒՆԸ ԳՄԱՆԻՆ . Լ.՝ ԸՆԴԻՆ
ԽՈՐԹ ԶԱՐԱԳՐՈՒԹԻՒՆ ԸՍՏ չորից յեղա
նալիս, ԿԱՄ ՎԻՄԻՆ ՀՈՄԱՆՈՒՄԹԵԱՆ, Ե
ԱՅՍ ԵՐԿԱՆԻՆ ԿԱՄ ՎԻՄԻՆ ՀՈՄԱՆՈՒՄԹԵԱՆ
ԶԱՐԱԳՐՈՂԱՍ, Ե ԿԱՄ ԻՄ ՀՈՄԱՆՈՒՄԹԵԱՆ

(1) Dans le texte arménien, j'ai fait usage de la ponctuation européenne, et je crois qu'on sera très-bien de l'admettre pour toutes les autres langues orientales. Le célèbre philologue Wolf en a usé avec beaucoup de succès pour la langue grecque; et l'on sait que les éditions d'Emmanuel Bekker sont déjà recherchées uniquement pour leur ponctuation correcte, qui, bien souvent, tient lieu d'un commentaire. Ça et là j'ai corrigé quelques légères fautes de copiste. Pour les textes grecs, j'ai comparé trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et j'indiquerai toujours les variantes remarquables.

ան շարագրածաց, Լւ վասն հոմանունութեան շարագրողաց, որպէս յորժամ գտանին երկուք ոմանք հոմանուն և գրէ իւրաքանչիւրք շարագրածս, ոմն վասն հոգւոյ և ոմն վն երկնից, յայնժամ վասն հոմանունութեանց շարագրողացն, ոչ որ կարաւդ գոյ որոշել այլ զերկուսեան շարագրածսն, միոյ առն կարծէ (1) գոյ:

Լւ կամ վն հոմանունութե շարագրածութեց, յորժամ գտանին երկուք ոմանք զանազան անունս դնելով, և առնեն շարագրածութիւնս վն միոյ իրի, կամ վասն հոգւոյ կամ վն երկնից, և յայնժամ ոչ որ կարաւդ գոյ որոշել, կամ զսորայոցն սորա կարծելով, կամ զսորայոյն սորա. Խսկ ըստ երկրորդ յեղանակի ասին խորթ շարագրածութիւնք, որ լինին 'ի ձեռն պատուասիրութեան, այսինքն, սնափառութեան, քանզի ոմանք անփառք և աներևելիք գոյով անուամբ վարդապետութեան, և կամելով յարգել զիւրեանց շարագրածսն, մակագրեն յիւրեանց շարագրածսն, զերևելոյ ուրուք զանուն վարդապետի. Խսկ ըստ երրորդ յեղանակի լինին խորթ շարագրածք, վն ժլատութեան,

(1) J'ai mis *կարծէ* par conjecture; il ne m'a pas été possible de lire ce mot dans le manuscrit.

որպէս եղև առ Վիսիտարափոսիւ բռնաւորին Սիկիւացոց (1), վն զի առնուլով (2) ցնտաբարբերեցելոց (3) հոմերականաց հաբներգութեանցն, կամեղև նմա ժողովել զամենայն տաղս հոմերականս, և վարկ ստանողացն բաղումս խոստանայր տալ. վասն որոյ բազումք տաղս ստեղծանելով (4) մատուցանէին բռնաւորին, որպէս թէ հոմերոսի իցէ, վն իւրեանց շահիցն. իսկ ըստ չորրորդ յեղանակի լինին խորթ շարագրածք, վն բարեմտութեան աշակերտաց առ իւրեանց վարդապետսն, վն զի բազումք բարեմտութիւն ունելով առ վարդապետսն, գրեն շարագրածս ոմանս և մակագրեն վարտապետին, որպէս Վիլատովն զՍոկրատայն 'ի վերայ իւրոց շարագրածաց մակագրեաց, և Վիթագորականքն զՎիթագորին 'ի վերայ ասկի ասացելոց առականցն.

Διὸ τὸν ζῆτιται τὸ γήσιον, ἐπειδὴ εἶσι καὶ νόθα συγγραμ-

(1) C'est sans doute l'ignorant copiste qui a mis pour *Աթենաց*, des Athéniens, *Սիկիւացոց*, des Siciliens, et il fallait assurément *Սիկիւացոց*. peut-être les deux mots *բռնաւորին* *և* *Ս* sont une glose d'un ignorant, car ils ne se trouvent pas dans le texte grec.

(2) Le manuscrit dit : *առնուլա* :

(3) Je pense qu'il y a aussi une faute dans ce mot, il paraît composé de *ցարում* et de *արբերեցել*, et il fallait *ցարմարբերեցելոց*, çà et là dispersés.

(4) Dans le manuscrit : *ստեղծանելով* :

ματι· γίνεται δὲ νόσον σύγγραμμα κατὰ πᾶστας τρεῖς,
 ἢ γὰρ δι' ὁμωνυμίας, ἢ καὶ διττῆς, ἢ γὰρ δι' ὁμωνυμίας
 τῶν συγγραψαμένων, ἢ δι' ὁμωνυμίας τῶν συγγραμμάτων.
 ἢ γὰρ δι' ὁμωνυμίας τῶν συγγραψαμένων, ὡς ὅταν εὐρε-
 θῶσι δύο πνέες ὁμωνύμως λεγόμενοι, καὶ ποιῇσι ὁ μὲν εἰς
 σύγγραμμα περὶ ψυχῆς, ὁ δὲ ἐπερὶ σύγγραμμα περὶ οὐρανῶ,
 τότε γὰρ διὰ τὴν ὁμωνυμίαν τῶν συγγραψαμένων, νόσος γίνεται
 τῶν συγγραμμάτων· νομίζεται γὰρ τὸ πούτου, οὐκ εἶναι εἶναι, ἢ τὸ
 οὐκ εἶναι, πότε. δι' ὁμωνυμίας δὲ τῶν συγγραμμάτων, καὶ ὡς ὅταν
 εὐρεθῶσι πνέες διαφορῶν ὀνόματι λεγόμενοι, καὶ ποιήσωσι ἀμφοτέ-
 ροι συγγράμματα τὸν αὐτὸν σκοπὸν ἔχοντα, οἷον ἀμφοτέρω περὶ
 ψυχῆς, καὶ μὴ ὁηγοῦντο τὰ οἰκία ὀνόματα, ἀλλὰ μόνον τὸ τῷ
 συγγράμματι ὄνομα· πότε διὰ τὴν τῶν συγγραμμάτων ὁμωνυ-
 μίαν, νόσον γίνεται, νομίζεται γὰρ τὸ οὐκ εἶναι, τὸ ἄλλω εἶναι ἢ το
 ἄλλω, τὸ οὐκ εἶναι. Κατὰ δυνάμειν δὲ τρεῖς γίνεται νόσον σύγ-
 γραμμα διὰ φιλοπομίας, ἥτις καταδοξία, ὡς ὅταν πρὸς ἀφανὸς ἢ
 εὐπλὴς βυλόμενος ποιῇσι (τὸ dans le man. n.º 1937.) οἰκίαν
 σύγγραμμα ἀταγιστικῶς, ὁηγοῦντο ὄνομα ἀρχαίου καὶ ὁδῶν
 ἀνδρὸς, ἵνα διὰ τῆς ἀξιοποτίας τῷ ἀνδρὶ δεκτὸν τὸ παρὲν αὐτῷ
 φαίνεται σύγγραμμα. Κατὰ τρίτον δὲ τρόπον γίνεται νόσον σύγ-
 γραμμα δι' αἰσχροκέρδειαν, ὡς ὅταν πρὸς βουλόμῳ πῶρον εἰσὶν
 περιποιήσασθαι, ποιῇσι (ποίησι, dans le man. n.º 1937.) σύγ-
 γραμμα καὶ ὁηγοῦντο ἀρχαίου πρὸς ὄνομα, ὅπερ καὶ ὅτι τοῦ
 Πεισιπλάτου φασὶ γινέσθαι καὶ γὰρ λέγουσι ὅτι ὁ Πεισιπλάτης
 χύδην φερόμενος τὸς Ὀμήρου στίχους, ἠβύληθι συναγαγὼν αὐτοὺς,
 καὶ δὴ ὡς μὲν πᾶσι τοῖς φέροι αὐτῷ ὁμηρικὸς στίχους, καὶ
 κοινὸν οἱ πολλοὶ δι' αἰσχροκέρδειαν ἐπλάθοντο, καὶ ὡς Ὀμήρου
 ὄντας ἀπέφερον αὐτῷ, κέρδος ὅτε ὕθεν περὶ κλέμενοι. Κατὰ τέ-
 ταρτον δὲ τρόπον γίνεται νόσον σύγγραμμα, δι' εὐνοίαν τῷ οἰκίῳ
 διδασκάλῳ, καὶ γὰρ πολλοὶ ποιῶσι συγγραμματα καὶ διὰ τὴν εὐ-
 νοίαν τὴν πρὸς τὸν διδασκαλόν; τὸ ὄνομα τῷ οἰκίῳ ὁηγοῦντο
 διδασκάλῳ, ὅπερ καὶ οἱ Πυθαγόρειοι ἐποίησαν, καὶ γὰρ αὐτοὶ ποιή-
 σαντες τὰ χρυσᾶ ἔπη ἐπὶ γράφειν πρὸς πᾶσι τῷ οἰκίῳ διδα-

σάλλον τὸ ὄνομα αὐτοῦ. (Manuscrit n.° 1938, pag. 1 a, 2 b.)

Qu'il me soit permis d'ajouter ici un autre passage de David, tiré de ses Prolegomènes sur les Catégories d'Aristote, parce qu'on y traite du même objet. Ces prolegomènes n'existent pas, comme je l'ai déjà dit, en arménien. Le célèbre philologue Wytttenbach a déjà fait usage de ce commentaire sur les Catégories d'Aristote dans ses notes sur le Phædon; mais alors il n'en connaissait pas encore l'auteur (*Plat. Phædon* 336. *Philomathie*, II, 274.).

Νοθεύονται γὰρ τὰ βιβλία πῶς ἂν ἢ γὰρ δι' εὐνομοσύνην μαθητῶν, τὰ οἰκία συγγραμματα πῶς οἰκίοις διδασκάλοις ἀναπείνουν, ὡς τὰ Πυθαγόρου καὶ Σωκράτους ἐπιγραφόμενα βιβλία, μὴ ὄντα Σωκράτους ἢ Πυθαγόρου, ἀλλὰ Σωκρατικῶν καὶ Πυθαγορικῶν· ἢ διὰ φιλοπρίαν βασιλικήν· Ἰσοάπου γὰρ τὸ Διδύων βασιλέως συναγαγόντος τὰ Πυθαγόρου καὶ Πτολεμαίου τὰ Ἀριστοτέλους (1), τινὲς καπηλείας χάριν τὰ πύχνητα συγγραμματα λαμβάνοντες οὐκ ἐδύναντο καὶ ἔσθον διὰ παραδίσιως νέων πυρῶν, ἵνα ζοῖεν δὴθεν πῆν ἐκ τοῦ χρόνου ἀξιοπιστίας· ἢ δι' ὁμωθυμίας συγγραφῶν ἢ συγγραμμάτων ἢ ὑπομνημάτων. Καὶ συγγραφεῶν μὲν ὅτι ἑμὸν Ἀριστοτέλῃς οὕτως ἐκαλεῖτο οὕτως Σπαργιέτης, ἀλλὰ καὶ ἄλλοι Ἀριστοτέλεις ἐγένοντο κ. τ. λ. (P. 109 a, b.)

Il n'existe aucun passage chez les anciens, où l'on affirme plus nettement que dans le texte de David que l'on vient de lire en grec et en arménien, qu'il y a des vers apocryphes dans Homère. Il est sûr que

(1) Πολλῶν ὄντων χιλίων τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων τὸν ἀριθμὸν, ὡς φησὶν Πτολεμαῖος ὁ φιλάδελφος ἀναγεγραφὴν αὐτῷ ἀριθμῶντος. (Man. 98 a.) Selon un auteur persan (Emir Khoavend schah), Aristote a écrit 120 ouvrages, et a vécu 68 ans. Voyez Gladwin, *the Persian moonshee*, II, 37.

Wolf, s'il l'avait connu, en aurait fait beaucoup de cas. Ce qu'on a lu sur les vers dorés sous le nom de Pythagore, n'est pas nouveau ; d'autres ont dit la même chose : mais il faut toujours ajouter le témoignage de David à ceux qui ont été recueillis par Fabricius. Le fait du roi numide Juba était inconnu jusqu'à présent, ainsi que la fourberie *διὰ τῶν νέων πυρῶν*, ce que je ne veux pas traduire, *καπιλείας χάριν τῶν ἀνθρώπων*, *οἷοι γὰρ εἰσίν*. On peut au reste conférer Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, 77, n. 38 142 et suiv. ; Fabric. *Bibliotheca græca*, I, 791. On peut lire sur Juba la dissertation de l'abbé Sévin, dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

David était assez près des temps de Porphyre et d'Iamblique, pour que ce qu'il dit de la vie et des sentimens de ces philosophes ait quelque mérite historique. David se montre philosophe impartial dans ses écrits ; et tout ce que nous savons d'ailleurs de la vie des nouveaux platoniciens, paraît plutôt écrit par des énergumènes ou des prophètes que par des hommes raisonnables.

Ուսեալք զդիտաւորութիւն և զպիտաւորութեանս զիկայ շարագրութեանս ասացուք և զպատճառ մականգրութեան. իւր գիտելի է, զի մականգրեալ է առաջիկայ շարագրութիւնս Պորփիւրի ներածութիւն, Պորփիւրի փիլիկեցոյ, աշակերտի Պշոտնոսի լիկոպաւղսեցոյ, իսկ լիկո-

պաւլոս լօգիւպտոսէ , վն որոյ ասացեալ է ,
 Թէ ոչ յոքունս լօգիւպտացիս : Բայց յոր-
 ժամ ծնանի մեծ ծնանի . Վն որոյ ասէ
 Սարգիստիս , եթէ Սղոսինոս մերային
 քառակեալ դոյր ամաչեցեալ եթէ զիարդ
 արդեաւ ք'ի մարմնի իցէ , և կամեցելոյ
 տմանց յարուցանել նմայ պատկեր , արդել ,
 ատելով շատէ թնձ որ ի բնութենէ գոյ ,
 ստուերակերպութիւն , ալ ոչ ստուերա-
 կերպում ստուերակերպ կանկել .

Ունեալ յաղագս Սարգիստի Թէ ուստի ուս-
 աի Համղիքոս , յաղագս որոյ ասաց Սիւ-
 Թիս , եթէ անային Նսորին և Բաղմուսունի
 Փիւնիկեցին , բաղմուսունի Փիւնիկեցի զ-
 Սարգիստիս ասելով , և անային Նսորի
 զՀամղիքոս , վասն զի անաբանութեան
 միշտ պարապէր .

Իսկ ներածութիւն մակագրեցաւ , վն զի
 նա է , որ'ի ներքս ածէ զմեզ յամենայն
 իմաստաստիրութիւն , բանդի ուսուցանէ
 յաղագս Հինգ Նայսիցն , Սեռի , Տեսակի ,
 Տարբերութեան , Հատկի , ՍառաՀման ,
 յորոյ ամենայն իմաստաստիրութեան բար-
 բառք վերաբերին . Եւ յիրաւի ներածու-
 թիւն գրեցաւ , և ոչ յաղագս ներածու-
 թեան , զի ներածութիւն իսկապէս ինքն
 իսկ զիրն նշանակէ , իսկ յաղագս ներածու-
 թեան որպէս Թէ այլ ինչ իր յաղագս նորա

պատմէ. Լիկեցաւք, և 'ի հարազատութեան,
և գիտելի է, եթէ 'ի բարեւոյն իրաց ցո-
ցանի հարազատն արաջիկայ շարադրու-
թիւն Սարգիսիւրի նախ և առաջին անդա-
ստ, իսկ 'ի նախերգանէն յարուս գրեալ է,
կը որք հարեւորի Ֆրիստաւորի է, իսկ Սքի-
ստաւորիտ հեղատաւ էր 'ի Հասմ, որում
դառաջիկայ շարադրութիւնս առաջինաց,
որոց յիշատակէ և յաջ իւր շարադրու-
թիւնս, և երկրորդ, զի զի հոգաւանի հաւ-
ստարութեան, որ է առ անձին Սարգիս-
ի, զի զի գրեցոց յեղանակաց Հաւատարմ-
ութեան, որպէս առաջինաց եւք 'ի նա-
խերգանէն որին շարադրութեան, դա ինչն
Սարգիսիտ աւելնայն հաւատարմութեան
հոգաւանի, ընտ առաջինի հարազատութիւն.

Μαδόντες τὸν σκοπὸν καὶ τὸ χεῖρισμον, ἔλθωμεν καὶ εἰπωμεν
τὴν αἰτίαν τῆς ἐπιγραφῆς· ἴσται ὅτι ὁπτιγχεσθῆαι τὸ παρὰ αἴ-
γρεσθαι Πορφύρειν Εἰσαγωγή, Πορφύρειν τὸ Φοῖνικος, τὸ μαδοντὶ
Πλωτίνου τὸ Δυκόπολιν. Ἡ δὲ Δυκόπολις ἐν Δίγυπτι ἐστὶ περὶ
οὗ εἴρηται, ὅτι ὁ πολλοὺς Δίγυπτιος, ἐπὶ δὲ τίμη, μέγα τίμη.
Περὶ τούτου δὲ λέγει ὁ Πορφύρειος, ὅτι Πλωτίνος, ὁ καὶ ἡμᾶς,
εἶμαι μὲν αἰχνομένῳ ὅππῃ ἐν σώματι ἦν, βουλομένων δὲ πῶς
ἀναθίσκει αὐτῷ εἰκόνα, εἶπεν· ὅτι ἀρκεῖ μοι ὅτι τῆς φύσεως εἰδω-
λον, πυνύσει τὸ σῶμα, καὶ μὴ εἰδῶλον εἰδῶλον ἔχει (1), εἰδῶλον
δὲ εἰδῶλον τὴν εἰκόνα εἶπεν, τὸ γὰρ σῶματός ἐστι ἐκπύτωμα.

(1) Porphyrii Vita Plotini. Πλωτίνος ὁ καὶ ἡμᾶς γεγενηὶς
φιλόσοφος, κ. τ. λ. David copie ici presque mot à mot Porphyre.
Eunapius, I, 6; II, 26, ed. Boissonade.

Ἰσίου δὲ ὅτι Πορφύριον μαθητὴς ἦν ὁ Ἰαμβλῖχος, περὶ οὗ δὲ, φησὶ τὸ Πορφύριον ὅτι τὸ Ἰαμβλῖχον, εἶπεν ἡ Πυθία, ἔνθους ὁ Σόερος, παλινμαθὴς ὁ Φωκίξ, παλινμαθὴ λέγουσα τὸν Πορφύριον, ἀπὸ τοῦ Φωκίως ἦν ἔνθους δὲ Σύερον τὸν Ἰαμβλῖχον, καὶ τοῦ Σύερος ἦν. ἔνθους δὲ αὐτὸν λέγει, ἐπειδὴ περὶ τὰ θεῖα ἀναλόγητο (1). Εἰσαγωγὴ δὲ ἐπιγέγραπται, ἐπειδὴ αὕτη εἰσάγει ἡμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν φιλοσοφίαν, καὶ τοῦ διδάσκει ἡμᾶς περὶ τῶν πέντε φωνῶν, φησὶ δὲ περὶ γένους, περὶ εἰδύς, διαφορᾶς, ἰδίου καὶ συμβεβηκότος, ὅφ' εἰς πᾶσα φωνὴ ὑπὸ τὴν φιλοσοφίαν οὔσα, ἀνάγεται.

Εὐλόγως δὲ Εἰσαγωγὴ καὶ οὐ Περὶ Εἰσαγωγῆς ἐπύγραψεν, ἵνα διέξῃ (2) δραστηριότητα τὸ σύγγραμμα, καὶ ὅτι τὴν εἰσαγωγὴν διδάσκει ἡμῖν (3). "Ἐλθωμεν δὲ καὶ ἐπὶ τὸ γήσιον· ἴσμεν ὅτι ἐκ πολλῶν δέκνεται γήσιον Πορφύριον τὸ παρὸν σύγγραμμα καὶ τοῦ [καὶ] ἐκ τῆς θεωριμῆς, πρὸς γὰρ Χρυσαέλειον πᾶσι ὑπάρχον Ῥώμης παῖς τὴν θεωρίαν, πρὸς δὲ καὶ ἐν ἄλλοις αὐτὸ συγγραμμάσι θεωροῦντι (4)· καὶ ὅτι μέμνηται τῆς συγγραμμάτων

(1) *Divin* (θεῖος) est une épithète assez ordinaire de Jamblique, chez tous les auteurs païens de ces temps, comme chez Ammonius, fils d'Herméas, chez Syrianus, chez Simplicius (dans ses *Prolegomènes* sur les *Catégories* d'Aristote, 1^a), et plusieurs autres. Dans ces siècles superstitieux, où, chez les païens et chez les chrétiens, rien n'était plus commun que les miracles, ce mot *θεῖος* signifiait que celui que l'on jugeait digne de cette épithète extraordinaire, avait reçu des forces surnaturelles et pouvait par conséquent agir comme un dieu. C'est dans ce sens que Eusepius parle de la divinité (τῆς θεότητος) de Jamblique. Eusepii *Vit. Soph.* t. I, p. 13, ed. Boisson. Damascius le nomme ὁ μέγας Ἰαμβλῖχος. Damascii *de Princ.* 372, ed. Kopp.

(2) Le manuscrit n.º 1937 ajoute ὅτι.

(3) Le manuscrit n.º 1937 porte ἡμᾶς.

(4) Ce nom grec d'un sénateur romain est un peu singulier; nous connaissons d'ailleurs le sénateur romain Marcellus, qui était disciple de Plotin, et dont parle Porphyre lui-même dans la vie de Plotin (chap. vii, pag. 106, 107). Wyttenbach a pensé que la femme de Porphyre (Marcella) était une parente ou la veuve de ce sénateur. Eusepius. II, 43, ed. Boisson.

τούτῳ ἐν ἀλλοῖς αὐτῷ συγγραμμάσιν, καὶ ὅτι σαφένεια αὐτῷ φερε-
 τίς ὁ περὶ ἰδίου αὐτοῦ (1), καὶ γὰρ — τελῶν ὄντων τρύπων καθ'
 οὓς ἡ ἀσάφεια γίνεται — ὡς ἐν τῷ θεωρημῷ μαθησώμεθα, αὐτὸς
 πάλιν τῆς σαφηνείας φερετίς (2). ταῦτα μὲν καὶ τὸ γήσσον (Ma-
 nusc. p. 8 a, b.)

Ammonius, fils d'Herméas, parle, dans ses commen-
 taires sur l'introduction de Porphyre, presque dans
 les mêmes termes et de l'ouvrage et de l'auteur. *In*
Porphyrii Isagog. Venetiis, 1545, p. 16, 17.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que les Pro-
 légomènes de David sur les Catégories d'Aristote, qui
 méritent bien plus le titre de prolégomènes sur tous
 les systèmes philosophiques (*Προλεγόμενα εἰς τὴν πᾶσαν*
φιλοσοφίαν) que ceux d'Ammonius, le fils d'Herméas,
 n'existent pas en arménien, ou du moins ne se
 trouvent pas dans le man. n.° 106 de la bibl. du Roi.
 David se rencontre souvent, et dans les sentimens, et
 dans les expressions avec les autres commentateurs,
 certainement parce que tous ont plus ou moins imité
 ou transcrit Alexandre d'Aphrodisée. David cite lui-
 même dans ce second ouvrage (man. 102 a) ses

(1) Voyez Eunap. I, 9, ed. Boisson. *Πορφύριος, τὸ φάρμακον*
τῆς σαφηνείας. Simpl. loc. cit.

(2) David parle du second paragraphe de la préface: *Τῶν*
μὲν βαθυτέρων ἀπὸχόμενος ζητημάτων, τῶν δὲ ἀπλυστέρων συμ-
μέτρως συλαζόμενος. Fabricii *Bibl. gr.* V, 725. Je corrigerai ici
 un passage de l'historien arménien Vartan, qui est rapporté par
 Aucher dans son édition d'Eusèbe (t. II, p. 170). Vartan, qui a
 écrit une histoire universelle, dit sous l'an 1239, *Πορφύριος*
ἡγεμὼν ἡμετέρας, « Porphyre a été reconnu poète », il faut y
lire Hésiode.

Prolegomenes sur Porphyre , ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τῆς Πορφυρίου Εἰσαγωγῆς.

Αἰρεσίς ἐστι ἀνδρῶν ἀστίων δόξα, πρὸς μὲν ἑαυτοὺς συμφωνόντων, πρὸς δὲ ἄλλας διαφωνούντων· καὶ καλῶς εἶπεν ἀνδρῶν καὶ οὐκ ἀνδρὸς, ἐνὸς γὰρ ἀνδρὸς δόξα αἵρεσις ἢ ποιεῖ, θύσις γὰρ πᾶσι γίνεται, ὡς ἡ Ἡρακλείτου, ὅτι πάντα κινεῖται, ἢ Παρμενίδου, ὅτι ἐν τῷ ὄντι καὶ αἰνιγτον (1), ἢ Ἀντισθένης, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀντιλέγειν (2). Θέσις γὰρ ἐστὶ περὶ δόξης ὑπόληψις ἐνὸς τῶν κατὰ φιλοσοφίαν γνωρίμων. (Manusc. p. 97 a.)

Ὁ καὶ Ζήνων (3), ὁ ἀμφοτερόγλωσσος, περὶ οὗ εἴρηται· Ἀμφοτερόγλωσσος μέγα δῖος, οὐκ ἀλάπαδρον Ζήνωνος (4).

Ἀμφοτερόγλωσσος δὲ ἐκλήθη, οὐχ ὅτι διαλεκτικὸς ἦν, ὡς ὁ Κρίτωνος καὶ τὰ αὐτὰ ἀντιπαύαζεν καὶ καπισκεύαζεν, ἀλλ' ὅτι τῇ ζωῇ διαλεκτικὸς ἦν, ἄλλα μὲν λέγων ἄλλα δὲ φρογῶν. Ἐρωτηθεὶς

(1) Aristot. *Natur. auscult.* t. I, p. 2; t. I, p. 447 b, ed. Duval. Καὶ εἰ μίαν, ἢ πᾶσι αἰνιγτον, ὥστε φησὶ Παρμενίδης ἐν Μέλῳ. Damascius, dans son excellent ouvrage sur les Principes, parle bien souvent de cette thèse de Parménide, et il dit très-bien (p. 28, ed. Kopp.) : ὁ Παρμενίδης τὸ ἐν ἐπιζητῶν ἐπὶ πάντα ὡρεῖται, τὰ ὅπως οὖν τῷ ἐνὸς ἐξηρημένα.

(2) Proclus, dans ses scholies sur le Cratylus de Platon, explique très-bien cette thèse paradoxale du philosophe Antisthènes : Ὅτι Ἀντισθένης ἔλεγον μὴ δεῖν ἀντιλέγειν· πᾶς γὰρ, φησὶ, λόγος ἀληθεύει· ὁ γὰρ λέγων, τί λέγει· ὁ δὲ τί λέγων, τὸ ὄν λέγει· ὁ δὲ τὸ ὄν λέγων, ἀληθεύει. Ex Procli scholiis in Cratylum, p. 14, ed. Boisson.

(3) Les manuscrits portent Παρμενίδης ou Πάρμενίδης; mais il n'y a nul doute qu'il faut corriger, Ζήνων.

(4) Il fallait corriger ces vers de Timon en plusieurs endroits; nous les connaissons déjà par Plutarque et par Diogène Laërte. *V. Ménage ad Diog. Laërt.* IX, 25, et Bayle, dans son excellent article sur Zénon, *rem. b* et *rem. c*, sur l'histoire avec le tyran, qui est racontée par différens auteurs avec plusieurs variations.

ῥῶ οὐτός ποτε ὑπὸ (1) τυράννῃ, πῶς εἰσὶν οἱ μάλιστα ἐπελευθεύοντες
τῇ τυραννίδι αὐτῷ, πὺς δουροφόρους ἐδίδουν· ὁ δὲ περὶ αὐτοῦ
ἀνελὼν αὐτοῦς διεφθάρη, ἀγαθὸν γὰρ ὁνόμας τὸ ψεύσασθαι διὰ
τὴν (2) τῇ τυράννῃ ἀναίρεσιν. Ἐν (3) τῷ οἰκίῳ διδασκάλῳ ποτε
Παρμενίδῃ, ἐν λέγοντι τὸ ὅτι καὶ τὸ εἶδος ὅτι τῆς ἀεργίας, πολλὰ
τὰ ὄντα συνήθισεν ὅτι πωπερχόμενα ὀπληρημάτων (4) — ὁ π' ἐν
τῷ — (5). ἀγαθὸν νομίσας τῷ οἰκίῳ συμμαχεῖν τῷ διδασκάλῳ
καὶ ποτε πάλιν τῷ αὐτῷ συνηγὼς διδασκάλῳ, αἰνέτητον λέγοντι
τὸ ὅτι, διὰ πῖντι ὀπληρημάτων κατασκευάζει, ὅτι κρητὸν (6)
τὸ ὅτι. (97 b.)

Οὗτοι καὶ οἱ Ἐπαίρειοι καὶ ματὰ τῶν οὐρανίων ἴσων (sic) τὴν
φρόνισαν, ἵνα μὴ παρὰ γὰρ οὐρανίου πλεονεχέμενοι καὶ
τῆς γῆς· μέμνηται δὲ τῆς δόξης αὐτοῦ καὶ Μένανδρος ὅτι τοῖς
Ἐπιτρέψαντες, « ἡνίκα, » φησὶ, « αὐτῷ πὺς θεὸς ἄγχιον ῥοπήν,
» ὡς ἀγαθὸν τι καὶ κατὰ κατὰ ἡμέραν ἴμειν ἐκείνῳ, σμικρὸν
» ἦν. » Οὗτοι ἔλεγον τίλος εἶναι τὴν ἡδονὴν, οὐ τὴν αἰσχρὰν εἶναι,
τὴν δὲ ἀφροδισίων καὶ ἄλλων ἡδονατικῶν ἀλλὰ τὴν ἀεργίαν τῶν
παίδων. (99 a.)

C'est un fragment bien remarquable du drame de

(1) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit τῇ avant τυράννου.

(2) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit αὐτῇ pour τὴν.

(3) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit Ἐν καί.

(4) Ce passage paraît être corrompu; ces quarante causes de Zénon me semblent un peu suspectes: cependant ce mot πωπερχόμενα est écrit, dans les trois manuscrits que j'ai comparés, en toutes lettres, et sans aucune variante. Au reste, Platon nous raconte tout le contraire (Parmenid. X, 73, 74, ed. Bipont.); selon lui, Zénon ne voulait pas autre chose dans tous ses écrits, ἢ διαμάχεσθαι ὡς οὐ πολλά ἐστὶ, et certainement le témoignage de Platon vaut mieux que celui de tout autre commentateur des siècles postérieurs.

(5) Ces mots sont peut-être une glose, où il manque une grande partie de la phrase.

(6) J'ai corrigé la leçon des mss., qui portent tous αἰνέτητον.

Ménandre, nommé *Ἐπιπικῆρας*, qui, selon le lexique d'Harpocraton, était le même que les *Diatètes*. Il ne nous reste de ce drame de Ménandre que huit autres fragmens, selon l'édition de Jean Leclerc (pag. 66). Nous voyons par ces vers de Ménandre que les Épicuriens ne niaient pas la providence divine, et que *Rondel*, dans son ouvrage *de vita et moribus Epicuri*, avait eu raison de soutenir ce sentiment. Voyez Bayle sur Épicure, *Rem. L.* Il est d'ailleurs déjà connu par une épigramme de Ménandre qu'il était un grand admirateur d'Épicure; cette épigramme est conçue dans ces termes :

Εἰς Ἐπίπικρον καὶ Θεμισκλέα.
 Χαῖρε Νισολεΐδα διδύμον γένος, ὃν ὁ μὲν ἡμῶν
 Πατηρίδα δουλοσύνας ῥύσατ', ὁ δ' ἀφροσύνας.

Je remarquerai en cette occasion qu'au sujet de Ménandre, il y a une singulière méprise dans la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe. Le traducteur arménien a trouvé dans son texte grec, *Μένανδρος πρῶτον δράμα διδάξας, Ὅργην ἐνίκη* : il a pris tout ce passage dans un sens moral, et il a traduit, *Մենանդրոս*. (il faut *Մենանդրոս*) *նախապիտու-թիւն եցոյց, ի ջաւախս յա-ղութ*, c'est-à-dire, « Ménandre montra le premier » de la vertu, car il vainquit la colère. » Voyez Eusèbii *Chron.* II, 224, ed. Venet. 1818. Je voudrais que le savant éditeur, qui d'ailleurs a si bien mérité des lettres par cette édition, n'eût pas pris au sérieux cette version fautive. Voyez la note de M. Aucher, t. II, p. 344.

Τὸ εἰπὺν τὴν διαίρεσιν τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων, χιλίων ὄντων τὸν ἀριθμὸν, ὡς ὁ Ἀνδρόνικος παρεδίδωκεν Ὀπί-
τη (sic) (1), ὁ δὲ καὶ γινόμενος διάδοχος τῶν πέντε Ἀρισ-
τοτελικῶν συγγραμμάτων, τὰ μὲν εἰς μετὰ, τὰ δὲ καθόλου, τὰ
δὲ μετὰξὺ. Μετὰ δὲ λέγονται ἔχ' ἀπλῶς τὰ πρὸς ἓνα γέγραμ-
μένα, (δυνατὸν γὰρ καὶ καθολικὸν πρῶτον πρὸς ἓνα γράψαι, οὕτω
γὰρ ἢ περὶ κόσμου πρῶτον πρὸς ἓνα γράψαι) οὕτως πρὸς πᾶσι
Ἀλεξάνδρῳ τῷ βασιλεῖ) ἀλλὰ μετὰ λέγω, ὅσα περὶ ἑνὸς καὶ με-
ταξὺ καὶ πρὸς ἓνα, ὥσπερ αἱ ὁμήρου αὐτῆ. Αἱ γὰρ ὁμήρου
πρὸς ἓνα εἰσὶν γαμαμμένα, αἱ δὲ οὐκ ἔχοντες βιβλίοις συγγράμ-
ματα, ὅσα περὶ πάντων τῶν μοσιχομένων διαλαμβάνει, ὡς ἡ Φυσικὴ
Ἀκρόασις, φυσικῶν πάντων, καὶ ἡ περὶ Οὐρανοῦ, καὶ (2) Γενέ-
σεως καὶ φθορᾶς καὶ τὰ Μετέωρα, πάντων τῶν ὅσα τῶν μετεωρίων
πάντων συγγαμμένων. Τὰ δὲ μετὰξὺ ὅσα μήτε περὶ πάντων, μήτε
περὶ ἑνὸς, ἀλλὰ περὶ πλείονων διαλέγεται, ὡς ἡ ἱστορία, διττὴ δὲ
αὕτη, ἡ μὲν πολιτικὴ ὡς αἱ πολιτεῖαι, αἱ ἱστορίαι δὲ (sic) τῇ
πολλῇ γὰρ περιελθὺν ἅμα Ἀλεξάνδρῳ τῷ βασιλεῖ, αἱ δὲ ὁδὸν καὶ
κατὰ τοῖς, διακοσίας πνιγνόντα οὕτως τὸν ἀριθμὸν (3). Φυ-

(1) Je ne sais pas ce que veut dire Ὀπίτη: peut-être faut-il lire ὁ περιπατητικός, ainsi que le nomme David à la page 103 b de notre manuscrit: Ἀνδρόνικος ὁ Ρόδιος, ὁ Περιπατητικός, ὁ ἐν δέκατος διάδοχος τῆς Ἀριστοτέλους σχολῆς. Fabr. Bibl. gr. III, 464, ed. Harles.

(2) On lit dans les mss. n.ºs 1900 et 1937, καὶ τὸ πρῶτον.

(3) On lit le même fait (c'est-à-dire, que le célèbre philosophe a accompagné Alexandre dans ses conquêtes) dans la vie d'Aristote écrite par Ammonius. On sait, du reste, que ce fait est tout-à-fait controuvé. C'est l'unique passage où il soit dit qu'Aristote ait écrit l'histoire des différentes républiques selon les lettres de l'alphabet (κατὰ τοῖς). J'ai discuté tout ce qui se rapporte à l'arrangement et au nombre des républiques dans les prolégomènes qui se trouvent dans la Collection que j'ai donnée des fragmens de ce célèbre ouvrage. *Rerumpublicarum reliquiae, primum collegit* &c. Carol. Fried. Neumann. Heidelb. 1827, 8.º

σιν δὲ ὡς ἡ περὶ φυτῶν καὶ ζώων ἰστορία. Τῶν δὲ καθόλου, καὶ μὲν εἰσι ὑπομνηματικά, καὶ δὲ συγγραμματικά, καὶ ὑπομνηματικά μὲν λέγονται, ἐν οἷς μόνον καὶ κεφάλαια ἀπαγράφειτο, διότι θεωροῦμαι καὶ ἐπιλόγων καὶ τῆς περὶ φύσεως ἐκδόσεως ἐπαγγελίας (1)... τῶν δὲ ὑπομνηματικῶν καὶ μὲν μονοειδῆ, καὶ δὲ ποικίλα· μονοειδῆ μὲν ὡς ὁνομάσθῃ τὸ περὶ Ἑρμηνείας ὑπομνηματικὸν διὰ τὴν ἀσάφειαν, ὡρὶν γράψαι τὸν φιλόσοφον Ἀμμωνίου εἰς αὐτὸ ὑπόμνημα, καὶ διῆξαι ὅτι καὶ θεωροῦμαι ἔχει καὶ ἐπίλογον, καὶ τὴν περὶ πύσαν τῇ ἐκδόσει ἀπαγγελίαν (2)· καὶ δὲ ποικίλα, ὡς καὶ πρὸς Εὐκλείδειαν αὐτῷ γράμματινα ἐκδομένηντα βιβλία, περὶ συμμείκτων ζητημάτων, χωρὶς θεωροῦμαι καὶ ἐπιλόγων καὶ τῆς διαρέσεως.

Τῶν δὲ συγγραμμάτων, καὶ μὲν εἰσι αὐτοφύωστα, ἃ καὶ ἀκρωματικά λέγονται, καὶ δὲ διαλογικά, ἃ καὶ ἐξωτερικά λέγονται· καὶ ὡς μὲν αὐτοφύωστα ἀντίκεινται πρὸς διαλογικοῖς, ὡς δὲ ἀκρωματικά ἀντίκεινται πρὸς ἐξωτερικοῖς. Πάντας γὰρ ἀνθρώπους βυλόμενος ὠφελεῖν ὁ Ἀριστοτέλης, ἔγραψε καὶ πρὸς τοὺς ἐπιτηδείους τῆς φιλοσοφίας, ἐξ οἰκίης θεωρώπου, διὸ καὶ ἀκρωματικὰ λέγονται, ὡς λέον αὐτῶν πάντως ἀκροᾶσθαι, ὅστιν καὶ φυσικὰ ἀκροάσεις, ἐπιδὲ εὐδοκμεῖται ὁ Ἀριστοτέλης μάλιστα ἐν αὐτῇ, καὶ λέον αὐτῆς πάντας ἀκροᾶσθαι τοὺς ἔχοντας ἐπὶ φιλοσοφίαν, ἔγραψαν δὲ καὶ πρὸς ἀνεπιτηδείους πρὸς φιλοσοφίαν τὰ διαλογικά· καὶ ὅτι πρὸς μὲν ἀκρωματικοῖς λόγοις ἃ πρὸς ἀνδρας μέλλοντας φιλοσοφῆν διαλεγόμενος, πηγαίοις αὐτῷ χρῆται (3) λόγοις. Κατασκευάζων δὲ τὴν ἀθανασίαν τῆς ψυχῆς καὶ τοὺς ἀκρωματικοῖς, δι' ἀναγκασιῶν λόγων κατασκευάζει, ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς, διὰ τὴν πιθανῶν εἰκότων. Φησὶ γὰρ ὅτι πρὸς ψυχῆς (L. VI, p. 13.

(1) On lit dans le ms. n.º 1900, ἀπαγγελίας.

(2) Cela se rapporte à ce qu'Ammonius, fils d'Herméas, dit dans ses Τμήματα, sur le livre de l'Interprétation (pag. 92, ed. Venet. 1503), que cet ouvrage est plus dans la manière des commentaires (ὑπομνηματικώτερον).

(3) On lit dans le ms. n.º 1937, κέχρηται.

B. t. II, ed. Duval.) ἀκροαμαπκοῖς, » ὅτι ἡ ψυχὴ ἀφθαρτος, εἰ γὰρ ἦν φθαρτὸν, εἶδε μάλιστα αὐτὴν φθείρεσθαι ὑπὸ τῆς ἐν τῷ γόμφῳ αἰμαυρώσεως, τότε δὲ ἀμαρτίζου, τὸ σῶματος παρεκμαίνοντος, ὁ αὐτὸς οὖν (1) παρεκμαίνει, ὅτι τὸ σῶμα ἀμαρτίζει· τὸ δὲ ὅτι διὰ φθείρεσθαι ἀμαρτίζον, ἀφθαρτον, ἡ ψυχὴ ἀφθαρτὸς ἐστίν, καὶ οὕτως μὲν ἐν τοῖς ἀκροαμαπκοῖς. Ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς φησὶν οὕτως, ὅτι ἡ ψυχὴ ἀθάνατος, ἐπειδὴ αὐτοφύως πάντες ἀνθρώποι καὶ σπίνδομεν χάρις τοῖς καπιχομένοις καὶ ἄμνησται κατ' αὐτῶν· οὐδὲς δὲ τῷ μηδεμῶ μηδεμῶς ὅτι σπίνδου ποτὲ, ἢ ἄμνησται κατ' αὐτῶν. Ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἄλλην διαφορὰν λέγει τῶν ἀκροαμαπκῶν πρὸς τὴν διαλογικὴν, ὅτι ἐν μὲν τοῖς ἀκροαμαπκοῖς τὸ διπλοῦνται αὐτῷ λέγει καὶ τὸ ἀληθῆ, ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς τὸ ἄλλοις διπλοῦται, καὶ ψευδῆ. Ἀλλ' ὁ Ἀλέξανδρος, ἐστὶν εἰπεῖν ὑπὲρ αὐτῶν, ὅτι οὐκ ἔστι πῦρ φιλοσόφου, τὸ γὰρ ψευδὲς μὲν ἐλέσθαι, ἀφανίσθαι δὲ τὸ ἀληθές, οὐχὶ διαμπερῶς.

Ἐχθρὸς γὰρ μοι πείρος ἀνὴρ, ὁμῶς αἰδῶτο πύλησιν
 Ὅς χ' ἔπειρον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δ' ἐνέσπει.

Τοῦτο δὲ εἶπεν Ἀλέξανδρος, ἐπειδὴ τὴν λογικὴν ψυχὴν βύβηται φθαρτὴν εἶναι, ὁ δὲ Δειοπύλης ἐν τοῖς διαλογικοῖς μάλιστα δοκεῖ παρῦλῃ τὴν ἀθανασία τῆς ψυχῆς, ἵνα οὖν μὴ σὺν ἐλέγχοντα τὸν Δειοπύλην, διὰ τοῦτο εἶπεν τιαύτην διαφορὰν. Ἐν οἷς ἡ φράσις. (100—101.)

On peut voir par ce seul exemple comment les commentateurs et les grammairiens ont souvent mal-traité gratuitement les grands hommes de l'antiquité. Alexandre d'Aphrodisée, celui de qui parle David, avait besoin d'un Aristote niant l'immortalité de l'ame : il a donc corrompu son texte, et il assure hautement, avec

(1) On lit dans le ms. n.º 1937, ὥσπερ οὐκ.

assez d'impudence, dans la préface de son célèbre livre sur l'ame, qu'il suit en tout Aristote, ὥσπερ ἐν τοῖς ἄλλοις τὰ Ἀριστοτέλους προσβέβηκεν — οὕτω δὲ καὶ ἐν τῷ περὶ ψυχῆς δόγματι φερόμεν, et il dit que l'ame est εἶδος π τοῦ σώματος ὀργανικοῦ, καὶ οὐκ οὐσίαν πρὸς αὐτὴν καθ' αὐτήν (Fabric. Bibl. gr. V, 651). L'exclamation de David a quelque chose de sublime et de bien digne d'un philosophe. Les vers étaient corrompus dans les manuscrits; on peut les lire, *Iliad.* IX, 312. Alexandre avait aussi dit la même chose de Parménide. Voyez Simplicius *ad Aristot. auscult. phys.* p. 9 a.

Θεολογικὰ δὲ ὡς τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ περὶ ἀρχῆς ζητήματα, αὐτὴ μὲν ἡ διαίρεσις τῶν θεωρητικῶν. Τῶν δὲ πρακτικῶν, τὰ μὲν εἰσιν ἡθικὰ, τὰ δὲ οἰκονομικὰ, τὰ δὲ πολιτικὰ. Ἠθικὰ μὲν, ὡς (1) εὐδαιμονία καὶ Νικομάχεια, τὰ τε μικρὰ καὶ τὰ μεγάλα, τὰ μὲν γὰρ τῷ πατρὶ προσφώνειν Νικομάχῳ, καὶ λέγονται Νικομάχεια μεγάλα, τὰ δὲ τῷ υἱῷ, ὁμῶς τῷ πατρὶ καὶ λέγονται Νικομάχεια μικρὰ. Πολιτικὰ δὲ ὡς τὸ πολιτικὸν σύνταγμα, ἐν ᾧ διδάσκει πῶς δεῖ πολιτεύεσθαι· καὶ ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ τῆ πολιτικῆς ἀντίλεγει τῇ Πολιτείᾳ Πλάτωνος..... ἐν ᾗ ταῖς Πολιτείαις οὐ διδάσκει πῶς δεῖ πολιτεύεσθαι, ἀλλὰ πῶς οἱ πορὸ αὐτοῦ ἐπολιτεύσαντο ἄνθρωποι. ἀλλὰ μὲν καὶ οἰκονομικὰ εἰσιν αὐτῷ γεγραμμένα βιβλία, ὡς τὸ οἰκονομικὸν σύνταγμα, καὶ παρὰ συμβίωσιν ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς, ἐν ᾗ λέγει ἐκ τεσσάρων ἡμερῶν συγκεκροτῆσθαι τὸ εὖ ἔχοντος οἶκον, πατρὸς πορὸ τέκνα, ἀνδρὸς πορὸ γυναῖκα, δεσπότου πορὸ δούλους κ. τ. λ. (102 a.)

Δεῖ αὐτὸν μὴ οὐκ παντὸς τρέφου βιάζεσθαι καὶ λέγειν, ὅτι πάντως ἀληθεύει ὁ ἀρχαῖος, ὃν ἐξηγεῖται, ἀλλὰ πανταχοῦ ὀππότε φίλος ὁ ἀνὴρ, φίλη δὲ καὶ ἡ ἀλήθεια, ἀμφοῖν δὲ φίλον πορεῖται.

(1) On lit dans le ms. n.º 1937, πᾶ.

μείον, φίλπερος. διὲν αὐτὸν συμπάσχει αἰρέσει πι, ὃ πίπτειν
 Ἰάμβλιχος; οὗτος γὰρ συμπάσχει τῷ Πλάτῳι συνάδεις (1) τῷ
 Δεισοτίλῳ, ὅπ' οὐ ἀντιλέγει τῷ Πλάτῳι διὰ τὰς ἰδέας, διὲν
 αὐτὸν τὸν (ἐξηγητὴν) μὴ ἀντιπάσχει αἰρέσει, ὥσπερ Ἀλέξανδρος·
 οὗτος γὰρ ἀντιπάσχει τῇ ἀθανασίᾳ τῆς ψυχῆς τῆς λογικῆς, τὰς εἰρη-
 μένας ῥήσεις ἐν τῷ τρίτῳ λόγῳ τῷ περὶ ἀθανασίας τῆς ψυχῆς, ἐν
 ἀποδεικνυούσας ὅτι (2) εἰ ἀθάνατος ἡ ψυχή, πιεῖται πᾶσαι τρο-
 φῇ ἐπιστρέφειν. (106 a, b.)

La manière éclectique de Jamblique est bien connue par ses écrits, et il dit lui-même qu'il cherche la vérité par-tout, même chez les Chaldéens et les Égyptiens. Alexandre d'Aphrodisée, Simplicius et Ammonius, fils d'Herméas, demandent, ce qui est d'ailleurs assez naturel, les mêmes qualités que celles d'un exégète. Simplicius *in Categ.* Basileæ, 1551, p. 2 a, b; Ammonius *in Categ.* éd. Aldi, 1503, p. 5.

Παρτίῳι ὡραζμάτων ἀψάματος ὁ Δεισοτίλης παναρμόνιον
 εἶδος λόγον ἐπιτίθεισι. συμμαμαροφῶν αἰεὶ τοὺς λόγους τοῖς
 ὡραζμασι, διὸ ἐν μὲν τοῖς μελεκοῖς, φημὶ δὲ πᾶσι ἐπιστολαῖς,
 εἴσι σύντημος κοινὸς ἅμα καὶ ἴδιος· κοινὸς μὲν ἐπιδὴ ἔδεν δια-
 φέροι ὀπισθῶν χρεακτῆρ τῆς κοινῆς διαλέκτου, ἡ τὸ ἐχρεαφον
 εἶναι καὶ ὡρὸς ἅπαντας, ἴδιος δὲ ἵνα μὴ εἰς ἰδιωτισμὸν ἐμπιστω-
 μαν, διὸ καὶ ὁ Ἑρμογένης, ἐν τῇ ῥητορικῇ τέχει φησὶ, πᾶ κοινὰ
 καὶ ἰδίως καὶ πᾶ κοινῶς· πᾶ γὰρ κοινότερα ἀδυμμήματα διὲν
 ξινοπερίεσι λέξεσι φερίζον, ἵνα μὴ καταφορονῶνται διὰ τὴν χαμαι-
 ζηλον (Ruhnken. *in Tim. Gl. Plat.* p. 273.) τῆς λέξεως, πᾶ
 δὲ καὶ πάλιν ξινοπερίεστερα τῶν ἀδυμμημάτων διὲν κοινότερα

(1) On lit dans le ms. n.º 1937, συνάδεις.

(2) Il faut lire ᾿ ou εἴη.

λέξεσιν φράζειν, ἵνα βαθεῖα ὄντα νοῶται! Ἀλλὰ καὶ δριμύς ἐστι ὅπ' γὰρ δριμύς, δημοῖ αὐτὸς μὲν ἐπισολῇ. Μετὰ γὰρ θάνατον Σωκράτους ὑπεξελθὼν Ἀθηνῶν καὶ διατελεῖσθαι ἐν Χαλκίδι, ἀνεκαλείτο ὑπὸ Ἀθηναίων ἐπανελθεῖν, καὶ μὴ πεισθεὶς ἀντέγραψεν αὐτὸς οὕτως; « οὐ μὴ πίστω Ἀθηναίους δις ἀμαρτεῖν εἰς φιλοσοφίαν (1), παρ' οἷς ὅχη ἐπ' ὅχη γεσέσκει, σὺκον δ' ὅπ' σὺκω, » ἠνέπτε (2) τὸς συκοφάντας πολλοὺς ὄντας Ἀθηνησι, καὶ αἰεὶ δεχόμενους αὐτὸς καὶ μηδέποτε λήγοντας (3). Ἐν δὲ τοῖς μετὰ τὸ, φημὶ δὲ ταῖς περὶ αὐτὴν ἰσοεῖαις, ἀκριβεῖς καὶ διηρημένοις, ὥσπερ μάλιστα ἀρμυρίῃ τῇ ἰσοεῖαι, οὐ γὰρ ἐστὶ ὡς ὅπ' τῶν ἄλλων ἔξωθεν ὅπ' χειρημάτων, οὕτω δὲ καὶ ὅπ' τῆς ἰσοεῖας. Ἐν δὲ τοῖς καθόλου, ἐν μὲν τοῖς διαλογικοῖς τοῖς ἐξωτερικοῖς, σαφὲς, ὡς πρὸς τοὺς ἔξω φιλοσοφίας διαλεγόμενος, ὡς δὲ ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς, » ποιηκίλος » ταῖς μμηήσεσιν, Ἀφροδίτης ὄνομα γέμων καὶ χαλκίτων ἀνάμεσος. »

Ἐν δὲ τοῖς καθόλου, τοῖς αὐτοπροσώτοις, τοῖς καὶ ἀκροαματικοῖς, κατὰ μὲν τὴν λέξιν, ἀσαφές· γίνεται δὲ ἡ ἀσάφεια τὸ ὀνοματοποιεῖν, ὡς ὅταν λέγει κατηγορεῖαι, οὐ τὰς ἐγκλημάτων δίχας ὡς ἔθος, ἀλλὰ τὰ γενικώτατα, ὡς ἔθος ἔχει, αἰεὶ κατηγορεῖσθαι καὶ μηδέποτε ὑποκείσθαι, καὶ κεφαλαιωδῶς καὶ πηδάλιωτὸν καὶ πηρωτὸν ἐν δὲ διανοίᾳ οὐκ ἐξίσταται τῷ φαινομένου, διὸ δυσωπεῖ αἰεὶ καὶ καταναγκάζει τοὺς ἀκροατὰς ἐκ τῆς ἐνεργείας τῶν φαινομένων· καὶ τὰ δεχθέντα αὐτῷ διὰ τῷ λόγου ὅπ' σφραγίζει, διὰ τῆς τῶν παλαιῶν μαρτυρίας, ὅπ' οὕτω δοκεῖ καὶ Ἡρακλείτῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ, καὶ τὰ ὑπὲρ φύσιν ζητῶν πρὸς αὐτὰ ἐκ τῶν κατὰ φύσιν, διὸ αἰεὶ ὁ Ἀριστοτέλης θεολογῶν φυσιολογεῖ, ὥσπερ ἀνάπαλιν ὁ Πλάτων αἰεὶ

(1) On dit dans la vie d'Aristote par Ammonius, qu'il répondait « ἐκ ἐάσω ὑμᾶς δις εἰς φιλοσοφίαν ἀμαρτεῖν. »

(2) On lit ἠνέπτε dans les mss. n.^{os} 1937 et 1900.

(3) Aelian. Hist. var. III, 37. Diogène Laërte, dans la vie d'Aristote. Ἀριστοτέλης ὑπεξελθὼν εἰς Χαλκίδα, Εὐρυμέδοντος αὐτὸν τῷ ἱεροφάντῳ δίκην ἀσθεῖας γραψαμένου.

φυσιολογῶν θιολογῶν, παρπλάως παρεγμυλῶν τὸ δόγμα τῶν ἰδίων.
(106—107.)

Les éclaircissemens que donne David sur les différens moyens par lesquels, chez les anciens philosophes, un ouvrage philosophique était *οὐκ ἰδύσθαι καὶ μὴ ἐκδίδασθαι*, sont bien intéressans, et contiennent des faits qui sont nouveaux, au moins pour moi: mais le passage est trop long pour être rapporté ici; je transcrirai seulement encore un fragment sur l'authenticité des Catégories.

Γήσιον ποῖνεν ἐκ τῆ παλαιοῦ τὸ παρὸν βιβλίον, ἀπὸ τῆς φρεσὶσως καὶ τῆς δεινότητος τῶν ἐνδυμημάτων, ἐκ τῆ ὀνομαστὶ μεμῆσθαι αὐτὸν τῷ παρόντι βιβλίῳ, ἐν ἄλλοις αὐτῷ βιβλίοις, καὶ λέγειν, ὅτι ὡς εἶρηται ἐν κατηγορίαις· καὶ ἐκ τῆ κατὰ ζῆλον αὐτοῦ χάρις πὺς ἐπέργυς (1) αὐτοῦ ὁμῶς βιβλία καὶ χρήσασθαι τῇ περὶ τούτων καὶ ἐκ τῆ εὐθύτης δεδοκῆται αὐτὸ τῆς Ἀθηναίων ἐξηγηταῖς. Τὰς ἀρχαίας γὰρ βιβλίων εὐρεθέντων ἐν παλαιαῖς βιβλιοθήκαις τῶν Ἀταλυνκῶν καὶ δύο τῶν κατηγοριῶν, τὰς ἀρχαίων τῶν Ἀταλυνκῶν ἐκκρίνουσι καὶ ἐν τῶν κατηγοριῶν. καὶ εἰ μὴ γήσιον τὸ παρὸν σύγγραμμα, ἀκέραιος ἦν πάντα ἡ λογικὴ πραγματεία. Συελανὸς μὲν ὁ φιλόσοφος ἐπέγραψε τῷ Φαίδωνι (2) τοιοῦτον ὑπὸ πρὸς Παναίτιον, ἢ οἱ μὲν Πλάτωνι ἐπέγραψε, δύο ἐγένοντο Πλάτωνες, σκεραπποῦ γὰρ ὡς ἂν ἂν παῖτα ἢ φέρω, ἀλλὰ νότον μ' ἐπέλεσε Παναίτιος, ὃς ἐπέλεσε καὶ ψυχὴν θεῖαν τὴν, καὶ με νότον πέλεσε· ἐγὼ δὲ, φησὶ ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος, ὅτι γράφω παῖς κατηγορίας,

(1) On lit dans les mss. n.ºs 1900 et 1937 *ἐπέργυς*, variante qui se trouve bien souvent. Voyez Ammonius, fils d'Herméas sur l'introduction de Porphyre, dans l'édition de Venise, 1545, p. 30. Arist. *Op. omnia*. éd. Buhle, I, 383.

(2) Les mss. nous donnent *Φαίδρα*; c'est un changement ordinaire. Voyez Wyttenbach, *ad Plat. Phæd.* 298.

Εἰ μὴ Ἀριστοτέλους γένεσθαι (1), ἢ διπλοῦς οὗτος (2),
 ἢ σφίην ἀκάρηνον ἐδείματο νόσφιν ἐμείο (3). (112 b.)

C'est-à-dire : « Si je ne suis pas d'Aristote, ou il
 » était double, ou il aurait posé sans moi une doc-
 » trine sans une tête. »

Ces deux derniers vers vont très-bien avec quelques
 légers changemens que j'ai indiqués; mais l'autre
 épigramme sur le Phædon, que nous connaissons de-
 puis long-temps (voyez l'*Anthologie grecque*, t. IV,
 p. 233, ed. Jacobs.), est bien corrompu dans tous les
 manuscrits de David; aussi voyons-nous que Wytten-
 bach a trouvé les mêmes fautes dans son texte (*Phi-
 lomathie*, t. III, p. 83). Nous apprenons par David
 que Syrianus était l'auteur de cette épigramme, qui se
 trouve dans l'*Anthologie grecque*, sans que le nom
 de l'auteur y soit écrit.

Εἴ με Πλάτων οὐ γράψῃ, δύνω ἐγένοντο Πλάτωνε
 Σακραπικῶν ὁράων ἀνθεα πάντα φέρω.
 Ἀλλὰ νόθον μ' ἐπέλασε Παναίπας, ὃς ῥ' ἐπέλασε
 Καὶ ψυχὴν θνητὴν, καὶ μὲ νόθον πελέσσει.

Pour comprendre tout ce passage, il faut se rap-
 peler que les disciples de Platon mettaient l'immor-
 talité de l'ame au nombre de ces dogmes dont la
 vérité ne saurait être contestée. Zénon, au contraire,
 et Panætius, à son exemple, assuraient que cette
 opinion n'était pas fondée. Mais l'autorité de Platon

(1) Dans les mss. ἐγένεσθαι.

(2) Dans les mss. διπλῆς.

(3) Dans les mss. ἐδείματον ὄσφιν.

avait quelque chose de bien embarrassant pour un homme comme Panætius, qui se faisait gloire de respecter ce philosophe d'une manière extraordinaire. On sait que, dans le Phædon, le dessein de Platon est d'établir l'immortalité de l'ame. Panætius avait pensé se tirer très-bien d'affaire en assurant que ce dialogue était faussement attribué à Platon, sentiment que personne n'a partagé, même dans nos temps, où l'on en a agi un peu librement avec les écrits de ce philosophe. Voyez les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Panætius*, par l'abbé Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, X, 75. Fabricius, Lynden et Wyttenbach pensaient que le poète anonyme (alors on ne savait pas encore que Syrianus fût l'auteur de cette épigramme) s'était trompé, et que Panætius n'avait jamais nié l'authenticité de ce dialogue. Selon Wyttenbach, ou il y a une faute de copiste dans ces vers, ou Syrianus a mal compris un passage d'un grammairien quelconque qui parlait de Panætius. (Voyez Fabr. *Bibl. gr.* II, 8. Lynden, *Disput. de Panætio*, 63. Wyttenbach, *ad Plat. Phæd.* 109. *Philomathie*, III, 58, 85.) Il ne me paraît guère probable que Syrianus se soit trompé sur Panætius ou sur le Phædon; car nous voyons, par ses commentaires inédits (1) sur la Métaphysique

(1) On a seulement une traduction latine des II.^e, XII.^e et XIII.^e livres de ces commentaires, faite par Hieronymus Bagoninus. *Syriani antiquissimi interpretis etc.* In Academia veneta, 1558, 4.^o

d'Aristote, qu'il avait étudié d'une manière particulière Platon, et spécialement le Phædon; il nous donne, dans ces excellens commentaires, une petite dissertation sur l'immortalité de l'ame et sur les opinions énoncées par Platon, dans le Phædon : Καὶ ἐν Φαιδῶνι διὰ τῆς τῶν εἰδῶν ὑποθέσεως τῶν χειρῶν τὴν αἰσθησάν τῆς ψυχῆς κατασκευάζει Πλάτων &c. (Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n.º 1893, pag. 56 b.) Damascius cite d'ailleurs les Commentaires de Syrianus sur le Parménide de Platon. Damasc, *Quæst. de prim. princip.* p. 128, ed. Kopp.

On voudra bien, je l'espère, me permettre de faire encore deux observations sur les extraits que l'on vient de lire.

C'est une grave et intéressante question, que celle de connaître la différence qui existait entre les ouvrages exotériques et acromatiques des philosophes de l'antiquité; c'est une question sur laquelle il reste encore bien des doutes à éclaircir, même après la savante dissertation de Buhle, de *Libris Aristotelis exotericis et acromaticis*. David dit très-bien que l'obscurité du style, dans les écrits acromatiques, correspond tout-à-fait aux mythes des poètes et aux cérémonies des prêtres. (Ὁ ὧς τῆς ποιητικῆς οἱ μῦθοι ἔκ τῆς ἱερῆς καὶ ὧς τελεσμάτων, πῦρ πῦρ Ἀεὶ πτόλους ἢ ἀσάφεια. Manusc. n.º 1937, 37 a.) Le païen Simplicius ne nomme pas les prêtres précisément; il dit seulement, en général, que les anciens se gardaient bien de communiquer leurs véritables sentimens aux ouvriers et aux chiffonniers et qu'Aristote a mis l'obscurité du style

à la place des mythes et des symboles. (*Simplic. Prolegom. in Categ.* ed. Basileæ, 1561, p. 2.) (1) Il me semble qu'il ne faut pas traiter séparément les opinions et les dogmes secrets de l'antiquité; il serait impossible de croire qu'ils n'eussent pas eu de l'influence les uns sur les autres; il faudrait donc étudier en même temps les pensées secrètes des anciens dans les mythes poétiques et religieux, et dans les ouvrages acromatiques des philosophes. On connaît d'ailleurs les ouï-dires sur les indiscretions d'Æschyle, qui certainement n'était pas le seul auteur qui eût divulgué quelque chose des mystères dans ses écrits. Voyez aussi Wytttenbach sur le Phædon de Platon, 107.

Le passage que David a copié d'un dialogue d'Aristote est tiré du dialogue *Eudemus*, lequel, selon Plutarque, portait aussi le titre *sur l'ame*. On a plusieurs autres fragmens de cet ouvrage. (Aristote,

(1) Le pythagoricien Lysis disait, dans une de ses lettres à *Hipparchia* (je crois qu'il faut lire ainsi au lieu d'*Hipparchus*), que ceux qui ont parlé de la philosophie au vulgaire sont cause du dédain avec lequel on regarde les choses divines. Τὸ γὰρ δαμοσία φιλόσοφοι οὕτω γὰρ πως ὁ Λύσις ὑποδιδάσκας λέγει, μεγάλης εἰς ἀνθρώπους ἤξει τῶν θείων καταφρονήσεως. Ce passage se trouve dans la 142.^e lettre de Synésius. Synes. *Op. omni.* p. 276, ed. Petav. Parisiis, 1612. On peut dire que c'était là le sentiment de presque tous les législateurs de l'antiquité. Le savant Bramin Rammohun Roy dit, de l'adoration du soleil et du feu recommandée dans les védas: « Together with the whole allegorical system, were only inculcated for the sake of those, whose limited understandings rendered them incapable of comprehending and adoring the invisible supreme Being. » Voy. *Translation of the Cana Upanishad, one of the chapters of the Sama-veda*. Calcutta, 1816, p. 5.

Op. omn. ed. Buhle, I, 37. Wytttenbach, *de Placito immort.* pag. 62; sur le Phædon, 249.) On peut voir ce que Fabricius dit sur les lettres d'Aristote dans cette section de sa Bibliothèque où il parle des épistolographes (II, c. 14, § 17 et 38). Mais quant à cet autre ouvrage d'Aristote, *απεὶς Εὐκαλείου*, en *soixante-dix livres*, dont parle encore David, en vain j'en ai cherché une indication quelconque dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur Aristote, ou dans les listes des titres de ses ouvrages perdus; il est presque incroyable que nul autre des anciens n'ait fait mention d'un si grand ouvrage du stagirite. Serait-ce peut-être un de ces ouvrages apocryphes dont David lui-même a parlé avec tant d'érudition et de critique?

I.

Κατηγορίαι.

J'ai comparé la traduction des Catégories, par David, avec le texte de la troisième édition d'Aristote par Guillaume Duval (*Parisiis*, 1654, *fol.*), et j'ai noté toutes les variantes un peu remarquables; je donnerai toujours le texte grec de ces passages d'après l'édition indiquée, et la traduction arménienne de David. Je traduirai de nouveau l'arménien en grec pour faire sentir, presque immédiatement sans une autre langue intermédiaire, la différence du texte grec du v.^e siècle de notre ère avec celui que nous avons à présent. Pour donner un exemple frappant de la fidélité des traductions arméniennes, je donnerai le commencement des Catégories en arménien,

E *

avec une traduction grecque faite mot à mot, même avec les idiotismes de la langue arménienne, sur la traduction de David; et l'on trouvera que le philosophe a presque toujours donné, et, ce qui n'est pas moins remarquable, pouvait donner en arménien et les mots et la construction de la langue d'Aristote.

Ստորագութիւնք Արիստոտելի.

Համանունք ասին, որոց անունաւք միայն հասարակ, իսկ ըստ անունան բան գոյացութեան ալ; որդան կենդանի, մարդն և գրեալն, բանդի սոցա անուն միայն հասարակ, իսկ ըստ անունան բան գոյացութեան ալ, բանդի եթէ բացառեցէ ոք զինչ է սոցա յերկաբանչիւրում մէք կենդանին գոլ, յատուկ իւրաքանչիւրումք բան բացառեցէ. Եւ փաղանունաւք ասին, որու անունն հասարակ և ըստ անունան բան գոյացութեան նոյն, հիղան կենդանի, մարդն և արջառն, հասարակ անունաւք առասին կենդանի, և բան գոյացութեան նոյն է, բանդի եթէ բացառեցէ ոք զերկաբանչիւրումք զբանն, զինչ սոցա երկաբանչիւրումք կենդանին գոլ, զնոյն բացառեցէ. Եւ յարանունաւք ասին, որք միանգամ յուրմէքէ, տարբերեալք հոլովիւ զըստ անունն զառասութիւն ունին, որդան 'ի բեր-

անհատութեան բերանակալ, և յարութեան
նշան արիւն.

Κατηγορίαι Ἀριστοτέλους.

Ὁμώνυμα λέγονται, ὧν ὄνομα μόνον κοινόν, κατὰ πυνόματος
δὲ λόγος οὐσίας, ἔπερς, οἱ τε ζῶν, ὃ, τε ἄνθρωπος καὶ τὸ γα-
χασμένον· πύτων γδ' ὄνομα μόνον κοινόν, κατὰ τ' οὐνόματος δὲ
λόγος οὐσίας, ἔπερς· εἰς γδ' ἀποδιδῶ (1) πς π' ἐστὶν αὐτῶν ἑκα-
τέρῳ, τὸ ζῶν εἶναι, ἴδιον ἑκατέρῳ λόγον ἀποδῶσι. Συώνυ-
μα (2) δὲ λέγονται, ὧν πυνόμα κοινόν, καὶ κατὰ πυνόματος λόγος
οὐσίας, ὁ αὐτός· οἱ τε ζῶν, ὁ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς, κοινῶς ὀνό-
ματι προσπαρεσθύνονται ζῶν, καὶ λόγος τῆς οὐσίας αὐτοῦ· εἰς γδ'
ἀποδιδῶ πς ἑκατέρῳ τὸν λόγον, π' αὐτῶν ἑκατέρῳ ζῶν εἶναι,
τὸν αὐτὸν λόγον ἀποδῶσι. Παρώνυμα δὲ λέγονται, ὅσα (3) ἀπο-
πιοις, διαφέροντα πῶσι κατὰ πυνόματος προσπαρεσθύνονται ἔχουσι,
οἱ τε ἀπὸ τῆς γραμματικῆς ὁ γραμματικὸς, καὶ ἀπὸ τῆς ἀνδρείας
ὁ ἀνδρεῖας.

On voit que c'est à-peu-près le texte que nous avons
à présent; il y a seulement quelque différence pour les
articles, parce que les Arméniens n'ont pas des articles
proprement dits, et à leur place ils mettent souvent
les pronoms démonstratifs, *ու. դ. ն.*; mais il ne pa-
rait pas qu'ils aient suivi une règle fixe: ainsi David
écrit *անուանիւ*, *πυνόματος*, mais *բան*, *λόγος*,
դիպացութեան, *οὐσίας* sans l'article *ն*. David a

(1) Le subjonctif présent est ici pour le futur, et c'est pour
cela qu'on lit toujours en arménien le futur, *բացատրես*:

(2) On pourrait aussi traduire *συνώνυμα* δὲ, parce que *և* a
souvent la signification d'une opposition quelconque, et l'on sait
qu'on trouve en grec *ἐν* dans la même signification.

(3) Ὅσα est toujours traduit par *հարկաւոր*.

au reste introduit quelques articles particuliers dans la langue arménienne, qui ont été rejetés dans les siècles postérieurs. J'en donnerai quelques exemples plus bas.

On remarquera dans le passage arménien une de ces frappantes particularités de la langue, comme la position du signe grammatical de l'accusatif, *դ*, avant le génitif ou une préposition quelconque, *դրան երկու բանսիւրուրիւք, դ* : mais ce n'est pas, comme on pourrait penser, une anomalie tout-à-fait déraisonnable ; au contraire, on met ce signe pour être plus clair, pour parler avec plus d'exactitude. On veut indiquer par avance que le nom principal, l'objet qui va venir, est dans l'accusatif, comme on indique, dans la ponctuation arménienne, l'interrogation, en avant, au commencement de la phrase. Cette particularité de la langue arménienne ne peut pas être comparée à une autre de la langue grecque ou italienne, par laquelle on dit : *ὃ τῶν ἀνθρώπων τιμὴ, lo di uomini onore* ; on pourrait plutôt la comparer à quelques particules ou mots vides des Chinois, qui, à leur place, n'ont aucune signification propre et sont seulement là pour indiquer les rapports.

C. II, s. f.

Ἀπλῶς δὲ τὰ ἄπμα καὶ ἐν ἀριθμῷ κατ' οὐδένους μὲν ὑποκειμένου λέγεται ἐν ὑποκειμένῳ ἰνά ὅδε κωλύει εἶναι· ἢ γὰρ πρὸς γραμματικὴ τῶν ἐν ὑποκειμένῳ μὲν ἐστὶ, καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδένους λέγεται.

Սիւրբաղաւորիւ յաւարդաւոր անհատ

քն(1) և ամի Թուռլ, ոչ զուսեբէ զեջն Թափայի
ասին, բայց նեն Թափայուն ոչինչ սոցա
արդել է, քանզի ոմն քերականութի մայն-
ցանէ է, որ նեն Թափայուն Էն. Վոյաց-
ութի ոչ նեն Թափայուն է և ոչ զեն Թա-
փայէ է, իսկ պատասխանն 'ի հարկէ գոյ
նեն Թափայուն Թարց են Թափայի ել ան-
կարէ :

Ἀλλῶς δὲ πᾶ ἄτομα, ὃν ἀριθμὸν κατ' οὐδένος ὑποκειμένου λέγον-
ται, ἐν τῷ ὑποκειμένῳ δὲ οὐδὲν πούτων κωλύει εἶναι, μὴ γὰρ πρὶς ἡρα-
ματικῶ ποιούτων εἶσιν, ἀ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ εἰσίν. Ἡ οὐσία μὲν οὖν ἐν
υποκειμένῳ, οὗ π καθ' ὑποκειμένου ἐστίν, τὸ δὲ συμβεβηκὸς ἀναγκῇ
υπάρχει τῷ ὑποκειμένῳ, χωρὶς δὲ ὑποκειμένου ἀδύνατόν ἐστι.

C. III, 1.

Ὅταν ἴπῃν καθ' ἐπίρου κατηγορηται, ὡς καθ' ὑποκειμένου,
ὅσα κατὰ τὸ κατηγορουμένου λέγεται, ποσῶτα καὶ κατὰ τοῦ
υποκειμένου.....

(Յորժամ այլ զայլմէ ստորոգիցի իբր զեն-

(1) Il est à remarquer que David croyait n'être pas assez clair,
en mettant *անհատ քն*, *άτομα*, seul, et il a encore ajouté *պար-
զարար*; peut-être ces deux mots *սիսի* • *պարզ* • sont pour le mot grec
ἀπλῶς. On lit une bonne glose à la marge : *Քերականութիւն
յանհատիւն է որպէս յեն Թափայ* (2) *զորժամ քն սոյն ոչինչ
խափանէ այլցն են Թափայից շինել*. Ἡ *ἡραματικῶ* ἐστίν *τῶν
τέτων ἀτόμων* • *άτομον* δὲ λέγεται, ὁ οὐδὲν τῶν ἄλλων ὑποκειμένων
κωλύει εἶναι.

(2) Dans le ms. on lit *յեն Թափայ*; le *յ* est souvent omis à la fin; ainsi on
trouve *քն Թափայ* pour *քն Թափայի*.

**Թափալէք, որքան միանգամ զատորոտիցե-
լոյն աղէկ ամենայն և զենԹափալէն.....**

Օտա..... λέγει, πάντα και κατὰ τὸ ὑποκειμένου.

C. III, 2.

Դῶν ἐπεργνω και μη ὑπάλληλα πεταχμένω, ἔπραϊ τῶ εἶδη
και αἱ διαφοραί.

**(Յալոց սեռիցն և ոչ ընդ միմեամբք դա-
տոցելոցն, այք տեսալէն և տարբերու-
թիւնքն (1).)**

Դῶν ἐπεργνω και μη τῶ ὑπάλληλα πεταχμένω, ἔπραϊ τὰ
εἶδη και αἱ διαφοραί.

C. III, 3.

Դῶ δέ γε ὑπάλληλα γινῶν, οὐδὲν κοινὸν πᾶς αὐτοῖς διαφορᾶς
εἶναι, πὲ γὰρ ἐπάνω τῶν ὑπ' αὐτὰ γινῶν κατηγορεῖται.....

Դալ ընդ միմեամբք սեռից, ոչ ինչ է արդել

(1) Sur ce passage, il y a des commentaires fort étendus en grec comme en arménien; à côté de ces commentaires, on trouve encore des gloses où David renvoie le lecteur à ses explications sur Porphyre, comme : այլև այլ սեռք ոպ զոյացութիւն և պատահանքն և ընդ միմեամբք սեռք և տեսալք զոր Պորփիւրն առ շնչաւոր կեանքսի և այլ « il y a des différens » et différens genres, comme l'essence (οὐσία) et le hasard, et « ceux où l'un est sous l'autre, des genres et des modes (εἶδη) » que Porphyre nomme être vivant; » et l'autre, 'ի Պորփիւրին վերջն լուծմունք եմ գրեալ վս սեռին; ընթերցիր : dans Porphyre, c'est-à-dire, « dans l'introduction de Porphyre, » j'ai écrit des notes sur le genre, lisez !.... »

նոյնք ասարեբրութիւնք գոլ, քանզի 'ի մե-
րոյքն զմիմընդինքեամբք տեռիցն սատրո-
գին.....

Ce passage, un peu obscur, lorsqu'on le lit la pre-
mière fois, est traduit avec tant d'art et d'exactitude,
que, plus on le considère, plus on admire le savant
traducteur. Au reste, le texte est le même.

C. IV, 1.

Τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγόμενων, ἔχουσιν, ἢ τοι οὐ-
σίαν σημαίνει, ἢ ποσὸν, ἢ ποιὸν, ἢ πρὸς τι, ἢ ποῦ, ἢ ποτε, ἢ
καὶ ὅταν, ἢ ἔχειν, ἢ ποιεῖν, ἢ πάγειν.

Իսկ յայտցանէ որ և ոչ ըստ միտմի շա-
րամանութեան ասացեալ են, իւրաքան-
չիւրոք կամ գոյացութիւն նշանակէ, կամ
որակ, կամ քանակ, կամ առ ինչ, կամ ուր,
կամ երբ, կամ կալ, կամ ունել, կամ առնել,
կամ կրել.

Τοιούτων δὲ ἂ κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγόμενά εἰσιν, ἔχα-
σιν κ. τ. λ. ἢ ποιόν, ἢ ποσόν κ. τ. λ.

Il paraît que ποσὸν se trouve ici seulement par une
faute de copiste après ποιόν, parce que, dans les expli-
cations qui viennent après, cette catégorie est la se-
conde, en arménien comme en grec. Ce passage sera
d'une grande utilité pour ceux qui veulent étudier les
livres philosophiques arméniens, parce qu'il leur donne
toutes les expressions principales et essentielles de
toute philosophie.

Δεύτρα δὲ οὐσία λέγεται, ἐν ᾗ εἶδον αἱ πρώτης οὐσίας
λεγόμεναι ὑπάρχουσι.

Ἰ. εὐκρινεῖται φησὶν ὁ ἄνθρωπος, ὅτι
ἡ πρώτη οὐσία καὶ ἡ δεύτερη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος
ὅτι ἡ πρώτη :

Δεύτρα δὲ οὐσία λέγεται, ἐν ᾗ πᾶς εἶδον τῶν πρώτης οὐ-
σιῶν ὑπάρχουσι.

C. V, 5.

Μὴ ὅτι οὐκ ἔστι τῶν πρώτης οὐσιῶν, ἀδύνατον τῶν ἄλλων τὸ εἶναι.

Ἰ. εὐκρινεῖται φησὶν ὁ ἄνθρωπος, ὅτι ἡ πρώτη οὐσία
καὶ ἡ δεύτερη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος (1) φησὶν,
ὅτι ἡ πρώτη οὐσία καὶ ἡ δεύτερη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος
ὅτι ἡ πρώτη οὐσία καὶ ἡ δεύτερη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος.

Μὴ οὐκ ἔστι τῶν πρώτης οὐσιῶν, ἀδύνατον ἐστὶ τῶν ἄλλων τὸ εἶναι,
πάντα γὰρ ἄλλα ἢ τοῦ καθ' ὑποκειμένου αὐτῶν λέγονται ἢ τοῦ
ὑποκειμένου αὐτῶν εἶναι.

V, 6.

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν μάλλον οὐσία, τὸ εἶδος τοῦ γένους ἐστὶν,
ἔχον γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας.....

Ἰ. εὐκρινεῖται φησὶν ὁ ἄνθρωπος, ὅτι ἡ πρώτη οὐσία καὶ ἡ δεύτερη οὐσία
καὶ ἡ τρίτη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος, ὅτι ἡ πρώτη οὐσία καὶ ἡ δεύτερη οὐσία
καὶ ἡ τρίτη οὐσία φησὶν ὁ ἄνθρωπος.

(1) Je crois qu'il est nécessaire de lire *καὶ ἡ πρώτη οὐσία* pour *καὶ ἡ πρώτη οὐσία*.
On peut voir au reste ce que Simplicius dit sur ce passage
(éd. Bâle, 1551, p. 22 b) : mon but était de donner pour
le présent seulement un échantillon des variantes, sans discuter
leur valeur critique.

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν πρὸς εἶδος ἢ πρὸς γένος, μάλλον οὐσία ἐστίν, ἔχουσιν γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας.

C. V, 7.

Διὰ τῆτο μάλιστα οὐσίαι λέγονται, ὡς δὲ γ κ. τ. λ.

Սկսան այստեղից մանաւանդ գոյացութիւնք առաջինք ասինք, արդ ո՞ւր

Διὰ τῆς μάλιστα οὐσίας προῶται λέγονται, ὡς εἴ γε κ. τ. λ.

V, 20.

Οὐδὲ γὰρ ὁ ἀνθρώπος, μᾶλλον οὖν ἄνθρωπος ἢ ἀνθρώπου λέγεται,
οὐδὲ γὰρ πᾶν ἄλλων οὐδέτι, ὅσα εἰσὶν οὐσίαι, ὥς τε αὐτὸ ἐπαποθέσθαι
ἢ οὐσίαι τὸ μᾶλλον ἐκ τῶ ἥσσον.

Վանդիկ և ոչ մարդ. առաւել այժմ մարդ-
քան թէ յառաջագոյն առիկ, և ոչ յայլոցն
կից որք գոյացութեան են, ապա ուրեմն ոչ
ընկալցի գոյացութիւնս զյաւելեան և զնու-
սաին :

Le texte de David était, comme on voit, tout-à-fait le même que celui que nous avons à présent ; aussi, dans ses commentaires, il ne parle pas d'une altération quelconque du texte de l'auteur, et il ne discute pas les différentes leçons des manuscrits, comme Simplicius. Je donnerai ici le commentaire embrouillé sur ce passage, et quiconque voudra bien le comparer avec les prolixes commentaires en grec (man. de la bibl. du Roi, n.° 1937, p. 47), pourra se convaincre de la vérité de ce que j'ai cru pouvoir avancer plus haut.

Մակաւին խնամքէ զուրոյս գոյացութեան,
 և քանզի ոչ եզիտ յասացեալն, հարկա-
 ւորի հարցափորձել զամենայն ուրք միա-
 նգամ հետեւանան, յորոց Թուկ հետեւա-
 նալ գոյացութեան: և զի յաւէտ և նո-
 ւազ ոչ գոյ 'ի գոյացութեան, և զի ոչ ճշմա-
 րիտ այսպէ կարծիքն ինքն լուծանէ առ որս
 յարմարի գոյացութիւնս և առ որս ոչ յար-
 մարի, յիշեցուցանելով մեզ զասացեալն
 Թէ առաջին գոյացութիւնքն յաւէտ ա-
 յին քան զերկրորդն, այլ և ներկրորդս աե-
 սակն առաւել գոյացութիւն ասի:

Aristote fait toujours des recherches sur les qua-
 lités de l'essence (οὐσία); et comme s'il ne savait plus
 ce qu'il en a (déjà) dit, il se hâte de rechercher tout ce
 qui se rapporte, tout ce qui paraît avoir des rapports
 avec l'essence. Mais *plus* ou *moins* n'est pas de l'essence,
 et il explique ce qui convient ou ne convient pas à
 des essences, non pas en vérité, mais seulement par
 l'opinion: il nous rappelle ce qu'il a dit, que les pre-
 mières essences sont nommées *plus grandes* (μᾶλλον)
 que les secondes; autrement il est dit que dans les
 seconds modes (εἶδη), il y a une plus grande
 essence.

Ç. V, 22.

Εἰ μὴ ἄρα τις ἐνίσταται, πὸν λόγον ἢ τὴν δόξαν φάσκων τῶν
 οὐσιῶν εἶναι δεκτικὰ. ἂν γὰρ τις ἀληθεὶς δόξα ἴη τὸ καθ' ὅσον
 πῖνα, ἀναστάντος αὐτοῦ ψυδῶς δόξασι, τὴν αὐτὴν ἔχων περὶ αὐτοῦ
 δόξαν.

Ի այց եթէ ոք մի՞նչսցի, զբանսն և զկար-
ծինսն ասելով յայսպիսեացն գոչ... քանզի
եթէ ճշմարտապէս կարծեսցե՛նստելն գոք,
յարուցելոյ նորա ստաբար կարծքն եղի-
ցին յաղագս նորա:

Εἰ μὴ ἄρα πς ἐνίστατο, πὸν λόγον καὶ τὴν δόξαν φάσκων πού-
των εἶναι..... ἂν γὰρ πς ἀληθῶς δόξαιη τὸ καθ'ἑαυτὸν πνα, ἀνι-
στάντες αὐτῷ, ψευδῶς ἢ αὐτῇ δόξα ἔσται περὶ αὐτοῦ.

C. V, 23.

Գոչո՞ն չա՞ր էւ ծրուո՞յ յն՞մանոյ, մեծա՞լիս՝ ալլօւծայ յ՞ժ.....
օտաւտօ՛ւս ծէ՛ ք յ՞ժո՞ր տ֞ն ա՛լաւ, էկասո՛ւ աւտ֞ն մեծօղի՛ն ծիչ֞-
մանօ, տ֞ն ընաւտ֞աւ ծիւքն֞ոն է՛սոյ՝ օ՛ ծէ՛ չէ լո՛ցօս ք յ ի՛ ծէ՛ ք, աւտ֞
մօն աւնիտ֞ա թօնտի ծաւմօն:

Ի՛նչադի ցուրա՞ն է ջերմոյ յեղեալ շրջե-
ցաւ, քանզի աղայլեցաւ... սոյնս և մա-
կայլոցն, իւրաքանչիւրոց իրքն փոփոխու-
մն ընկալեալ, ներհակացն ընդունական
ասիւ իսկ բանսն և կարծիք և ինքեանք առ-
շարժք և անխաղացք ամենայն իրաւք ամ-
ենաւին կամեան:

Գոչո՞ն յ՞ժ էւ ծրուո՞յ յն՞մանոյ մեծալիս, ալլօւծայ յ՞ժ.....
...օտաւտօ՛ւս ք յ՞ժո՞ր տ֞ն ա՛լաւ, էկասո՛ւ սուտ֞ն մեծօղի՛ն ծիչ֞-
մանօ, տ֞ն ընաւտ֞աւ ծիւքն֞ոն է՛սոյ՝ օ՛ ծէ՛ չէ լո՛ցօս ք յ ի՛ ծէ՛ ք,
աւտ֞ ու՛ մեծաղլօմա ք աւնիտ֞ա թօնտի քառաչօ՛ւ ծաւմօն:

C. VI, 3 et 4.

Վա՛ն՝ աւ՛ ծաւալաւ. օտ֛ օ՛ ծաւալմօ՛ւս տ֞ն ծաւալմօն֞աւն է՛սոյ,
օտաւտօ՛ւս ծէ՛ ք օ՛ լո՛ցօս....

Եւ միշտ անարդարեալ է, ասիա ուրեմն
թիւ 'ի անարդարեալ է, սոյն աւելան 'ի անար-
դարեալեան է.

Ամ' αὖθις διώκεται, ὥςτις ὁ ἀεὶ μὲν τῶν διωκόμενων ἐστίν, ὡς-
αὐτὸς δὲ καὶ ὁ λόγος τῶν γινωσκόμενων ἐστίν.

C. VII, 7.

Καὶ ἴσον καὶ ἄνισον μάλλον καὶ ἥττον λέγεται.

Եւ անհասկանալի անհասկանալի անհասկանալի
անհասկանալի.

Καὶ ἀνισαίτερον μάλλον καὶ ἥττον λέγεται.

C. VII, 16.

Ὡςτις δὲ μὲν ἀποδιδόναι πρὸς ὃ ποτε οἰκείως λέγεται, καὶ μὲν
ὄνομα ἢ καίμενος, ῥαδίᾳ ἢ ἀπόδοσις γίνεται.

Ասիա ուրեմն անհասկանալի անհասկանալի անհասկանալի
անհասկանալի անհասկանալի, և եթէ անհասկանալի անհասկանալի,
անհասկանալի անհասկանալի անհասկանալի.

Ὡςτις δὲ μὲν ἀποδιδόναι πρὸς ὃ ποτε οἰκείως ὁ λόγος λέγεται,
καὶ κ. τ. λ.

C. VII, 19.

Ἐπὶ τὸ μὲν ὅτι τῶν ἀναιρεθῶν, συναναιρεῖ τὴν ὁπτιήμην· ἡ δὲ
ὁπτιήμην τὸ ὅτι τῶν οὐ συναναιρεῖ· ὁπτιήμην μὲν γὰρ μὴ ὅπως, οὐκ
ἐστὶν ὁπτιήμην, ὁπτιήμην δὲ μὴ οὐσος, οὐδὲν κωλύει ὁπτιήμην
εἶναι.

Եւ և զի մահացելին 'ի բարձեալ, ընդ-
իւրե 'ի բաց բանայ զմահացու թիւն, իսկ

մակացութիւն զմակացելին ոչ շարաքառ-
 ասյ, քաղի իմակացելոյ ոչ եղոյ, ոչ է մա-
 կացութիւն, քանզի ոչ նա արուք եղիցի
 մակացութիւն, և մակացութեան ոչ եղոյ,
 ոչ ինչ արդելու զմակացելին գող.

Ἐπὶ τὸ μὲν . . . ἐπιστῆς μὲν γὰρ μὴ ὄντος, οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη, οὐ-
 δένος γὰρ ὅτι ἔσται ἐπιστήμη, ἐπιστήμης δὲ μὴ οὕσης, οὐδὲν ἡ-
 λυεῖ ἐπιστητὸν εἶναι.

C. VII, 27.

Ղօսսնայ զձ քա՛յ թժէ թ ի՛ զժժն զձ քա՛լլոն էսոյ, քա՛յ զձ քս
 քա՛լլոն էսոյ, շնծս քփփփսմնայ, քնքքքքն էժժնայ ժնքնքն . .
 քնք քքքքն զձ քնքքքն էսոյ, զձ էժժն քս թն քքք ք, քքք-
 մնայ քքքնք քքք զձ քքքք քքքքքնայ էժժնայ.

Այսպէս և զայս ինչ եթէ գիտէ, եթէ գե-
 ղեցկագոյն է, և որոյ գեղեցկագոյն է, ան-
 դն քնքքքքքքքքք, հարկաւորէ գիտել
 զսա զիսն սոքա . . . ասպա ուրեմն երևելի է
 զի հարկաւոր է զի որ եթէ գիտասցէ ոք
 յառնչիցն, սահմանաքար գիտասցէ.

Ղօսսնայ զձ քա՛յ թժէ թ ի՛ զժժն, զձ քա՛լլոն էսոյ, քա՛յ զձս ք
 քա՛լլոն էժժն էսոյ, շնծս քփփփսմնայ, քնքքքքն էժ թնք էժժ-
 նայ ժնքնքն քնք քքքքն զձ քնքքքն էսոյ, զձ էժժն քս
 թն քքք ք քքքքնայ էժժն.

C. VII, 28.

Դն զձ ք քքքքն քա՛յ թն քնք քա՛յ էքքքն թն քնքքքն . . .
 քքք զձ քնքքքն ուք քնքքքն.

Իսկ զգողին եթէ ոք գիտասցէ կամ

ηλθεν ἡ ἐπιφωσκουμένη ἡμέρα
..... ἔως ἡν ἡ σελήνη ἦν ὡς ὁ ἥλιος.

Τὴν δὲ γὰρ κεφαλὴν περὶ τοῦ καὶ τὴν χεῖρα καὶ ἔκαστον τῶν
ποσῶν.... ὅτι δὲ πᾶσι λέγεται οὐκ ἐστὶ ἀναγκαῖον.

C. VII, 29.

Ἵσως δὲ χαλεπὸν καὶ περὶ τῶν ποσῶν σφοδρῶς ἀποφαίνε-
σθαι, μὴ πολλὰς ἐπισκεμμένους· τὸ μέντοι διηγορηκεῖται περὶ
ἐκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρηστον ἐστὶ.

Ἰσως δὲ χαλεπὸν ἐστὶ περὶ ποσῶν σφοδρῶς ἀποφαίνεσθαι πε-
ρίως (1), μὴ πολλὰς ἐπισκεμμένους καὶ ἐξετασμένους, τὸ μέν-
τοι διηγορηκεῖται καὶ ἐπιχειρηκεῖται περὶ ἐκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρη-
στόν ἐστι.

C. VIII, 4.

Τοιαῦται δὲ αἱ περὶ ἐπισήμῃ καὶ αἱ ἀρίται· ἥτις γὰρ ἐπισήμῃ
δοκῇ τῶν παρρησιαστικῶν εἶναι....

Ἰσως δὲ χαλεπὸν ἐστὶ περὶ ποσῶν σφοδρῶς ἀποφαίνεσθαι πε-
ρίως (1), μὴ πολλὰς ἐπισκεμμένους καὶ ἐξετασμένους, τὸ μέν-
τοι διηγορηκεῖται καὶ ἐπιχειρηκεῖται περὶ ἐκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρη-
στόν ἐστι.

(1) Les mots ἐπισήμῃ καὶ ἀρίται pourraient être
traduits *verbatim* « comme une réponse commandée », c'est-à-dire,
au moment, περίως.

աբխուսութիւնք , քանզի մակապութիւն
Թուի 'ի յարառեւտղայն գոլ .

Τοιαῦται δὲ αἱ . . . ἥτε γὰρ ἐπισήμην δοκαῖ τῶν παρεμονί-
μων εἶναι .

C. VIII, 14.

Եւ քառորդ տեղ որակութեան չեւ , ե
որ առ իւրաքանչիւրումք է կերպ . Եւս
այստքիկ ուղղութիւն եւ ծռութիւն եւ որինք
ստացին նման է .

Ce texte est le même que le texte grec chez Duval ;
on ne trouve pas les mots *τείχισι* ἢ *πτεράσι* après
կերպ (*μορφή*) , qui certainement ne sont pas à leur
place ici ; on les lit plus bas : *քանզի վր եռանդի-*
ւնին , *կամ քառանդիւն* &c. , comme en grec .

C. XII, 4.

Τὰ γὰρ τοῖχια ὁρίσσει τῶν διαγραμμάτων τῇ τάξει , ἢ ὅτι
τῆς γραμματικῆς τὰ τοῖχια ὁρίσσει τῶν συλλαβῶν .

Վանդի գիծառաւք նախկինք քան զա-
րամանդիւնն են դասիւ , քանզի եւ սկզ-
բունք նախկինք են քան զտեսութեան դա-
սիւ , եւ 'ի բերականութեան առաջն նախ-
կինք են քան զփաշառութիւնն .

Τὰ γὰρ τοῖχια ὁρίσσει τῶν διαγραμμάτων εἰσὶν τῇ τάξει , αἱ γὰρ
ἀρχαὶ ὁρίσσει εἰσὶν τῶν διασημάτων , τῇ τάξει , ἢ ὅτι κ. τ. λ. .

La distribution de l'ouvrage , dans la traduction
arménienne , est tout-à-fait différente de celle que
nous avons dans Duval et dans les autres éditions
d'Aristote ; tout le monde sait d'ailleurs que tous ces

chapitres et paragraphes sont bien postérieurs à Aristote. Cependant je ne crois pas qu'il soit indifférent de savoir comment un savant et philosophe du v.^e siècle, un élève de Syrianus, croyait pouvoir disposer et partager ce livre fondamental et difficile de la philosophie péripatéticienne. Les trois premiers chapitres ne sont nullement divisés, et il est bien probable que David les considérait comme une préface, τὸ προοίμιον τῆς διηγήσεως; après cela viennent les différentes catégories, qui ont leurs titres particuliers, comme *κατηγοριῶν περὶ ὅσων ἡ ἀλήθεια ἐστὶν ἐν αὐτοῖς*, *κατηγοριῶν περὶ ὅσων ἡ ἀλήθεια ἐστὶν ἐν ἄλλοις*, *καὶ ὅσων ἡ ἀλήθεια ἐστὶν ἐν ἄλλοις*, *καὶ ὅσων ἡ ἀλήθεια ἐστὶν ἐν ἄλλοις*, et les catégories sont encore subdivisées en différens articles, *ἡμετέρας*, mot qui paraît le même que l'hébreu *perak*, et qui, comme beaucoup d'autres, me semble être venu en Arménie de la Judée avec le christianisme.

On sait que les différens chapitres de l'Écriture sainte sont nommés en hébreu *פרקים*, et ces *Pera-kim* sont aussi bien postérieurs à Moïse ou à Esdras; il n'existe pas de traces de cette division avant le x.^e siècle de notre ère. Leusden, *Philologus hebræus*; Ultrajecti, 1672, p. 29. Au reste, on trouve aussi ce mot dans la plus riche des langues sémitiques, dans l'arabe.

II.

Περὶ Ἑρμηνείας.

La traduction de l'ouvrage d'Aristote, *περὶ Ἑρμηνείας* est ornée d'un commentaire qui existe seulement en

arménien ; je n'ai trouvé aucune indication d'un commentaire grec par David sur ce second livre de l'*Organon*.

Nous lisons sur le titre de notre manuscrit, d'une main assez récente :

Սկիզբն և նախադրութիւն գրոց , որ ասի
ըստ յունաց Պլերի Արմենիաս (περὶ Ἑρμηνείας)
և հայերէն յաղագս մեկնութեան , արտա-
գրեալ 'ի մեծ հելլենացոց իմաստասիրէն
Արիստոտելէ և թարգմանեալ 'ի Դաւթ
փիլիսոփոս .

« Commencement et Introduction de l'ouvrage , qui
» est nommé en grec , περὶ Ἑρμηνείας , et en arménien ,
» յաղագս մեկնութեան (sur l'explication) ,
» composé par le grand philosophe des Grecs , Aristot-
» eles , et traduit par David le philosophe . » Je don-
nerai quelques fragmens de cette excellente traduction ,
dont les lexiques arméniens pourraient tirer beaucoup
d'additions et de corrections.

L. 1-4.

Առաջին արժան է դնել , զինչ է անուն
և զինչ բայ , ապա զինչ պայասութիւն և
ստորասութիւն և պայերեութիւն և
բան (Պրակք երկր) . Արդ ես ներ ձայնոջն
ներ անձինցն ախտից նշանակք , և գրիցե-
ալքն ներ ձայնոջայն , և որպէս գիրքն ոչ

ամենեցուն նոյնք և ոչ չայնք նոյնք ,
բայց որոց այսոքիկ նշանակէ առաջնոցն ,
սորին ամենեցուն նոյն կիրք անկինն , և
որոց այսոքիկ նմանութիւնք , իրք ահա
սորա . արա յաղագս այսոցիկ ասացեալ է
ներ յաղագս ողոյն (Πειθχῆς) , բանդի
այոյ իր է .

III, 1-6.

(Յաղագս բայի .

Ի այ է , որ առնշանակէ ժամանակ , որոյ
մասն ոչինչ նշանակէ զառ , և է միշտ զաղմէ
ցասիրելոցն նշանակ , և ասեմ զի առնշա-
նակէ ժամանակ , որդան , ողջութիւն ,
իսկ ողջէ բայ , բանդի առնշանակէ , զայ-
ժմ գոյն և միշտ ըստ զաղմէ ցասիրելոցն
նշանակէ , որքեն էսթակայից կամ նենթա-
կայութեանց ասիրելոցն , իսկ ոչն ողջէ և ոչն
վաստակէ ոչ բայ ասեմք , բանդի առնշա-
նակէ ժամանակ և միշտ զուեքէ գոյ .
բայց տարբերութեան անուն ոչ կայ , այլ
եղիցի անորոշելի բայ , զիմանապէս յորոյ
վերայ է , ելոյ և ոչ ելոյ : Բայց նմանապէս և
ողջացաւն կամ ողջացին ոչ բայ , այլ
հոլով բայի (ὥσπερ ῥήματος , selon Boethos) ,
բայց տարբերէ բայի , զի սա զներկայան
նշանակէ ժամանակ , իսկ նա զշուրջն .

Յաղագս բանի.

Բան է լայն նշանական , որոյ մասանոցն իմն նշանական է զպատ : իբր ասուութիւն ալ ոչ իբր ստորասութիւն կամ բացասութիւն : որդան մարդ-նշանակէ է իմն , ալ ոչ եթէ է , եթէ ոչ , ալ եղիցի ստորասութիւն , կամ բացասութիւն , եթէ ինչ առդիցի , ալ ոչ եթէ մարդոցն փաղառութիւն մար , քանզի և ոչ ներթափն , ակն , նշանական , ալ լայն է այժմ միայն , իսկ ներ կալաւիկան նշանակէ է , ալ ոչ ըստ իսբանն որոյ և յառաջն ասացեալ է .

Je n'ai pas trouvé une seule variante remarquable dans tout le corps de l'ouvrage; la traduction est si fidèle, ou, si l'on veut, si servile, qu'on la peut regarder justement comme un autre *apographe*. Il est seulement remarquable que David a pris (III, 3) le marteau (*Թափն*, π' σφυρόν), pour exemple, au lieu de la souris (*μῶς*). On voit aussi dans ces exemples que David se sert de son article, *ներ*, au singulier et au pluriel, dans tous les cas et tous les genres; il dit *ներ լայնորէն* (ἐν τῷ φωνῇ), *ներ յաղագս որ*. (ἐν τοῖς περὶ ψ.), *ներ Թափն* (π' σφυρόν). On peut voir, par ce seul exemple, comme la langue arménienne a été maltraitée par ces savans, afin qu'elle fût conforme en tout au génie de la langue grecque.

Qu'il me soit permis de faire ici encore quelques observations, qui sont en relation avec les textes arméniens qu'on vient de lire.

Nous trouvons, dans les auteurs arméniens, beaucoup de mots grecs écrits avec les caractères de Mesrop, et qui pourraient, en conséquence, être employés comme de nouveaux matériaux dans cette querelle de trois cents ans sur la prononciation grecque : mais il paraît que les personnes qui ont le droit d'être juges en cette matière ont déjà jugé; car il est certain,

1.^o Que les moutons ont toujours crié *be be*, et qu'Aristophane, quoiqu'il soit le plus grand comique du monde, ne pouvait jamais faire crier à ces animaux *bi bi*;

2.^o Que les Romains, les Ostrogoths (on peut voir les diplômes en lettres grecques dans l'ouvrage de Marini : *Papiri diplomatici*), et les Arméniens ont écrit *Rhetor, Demosthenes, Medes, Evergetes, Epiphanes*, &c.

Mais, de l'autre côté, il n'est pas moins certain,

1.^o Que *Λογος* était équivoque du temps de Thucydide;

2.^o Que les Arméniens écrivent aussi *Hermenias, Lykyon* (Λύκιον), *Perseus* (mais il faut remarquer que la prononciation du *λ* n'est pas bien fixée en arménien) &c.

Comment concilier des choses aussi contraires? mais aussi comment comprendre qu'on dise dans une province de l'Allemagne *min* et dans l'autre *mein*? comment concilier le roman *via, mia*, avec l'ancien français

voie, meie (1), où avec le présent *voie, moie*? En Grèce, comme ailleurs, la bonne société a parlé de l'une et le peuple de l'autre manière; mais la bonne société a quitté, avec les sciences, le sol des Aristide et des Épaminondas, et la mauvaise prononciation du peuple (τῶν πολλῶν) a prévalu avec l'ignorance.

Les commentaires qui se trouvent à côté de la traduction de l'ouvrage περὶ Ἐπμινείας sont d'une prolixité énorme. David est un de ces commentateurs qui croient que leurs lecteurs n'ont pas le sens commun, et qui ne savent pas qu'il n'est pas nécessaire d'écrire pour des gens à qui il faut répéter à chaque moment ce que sont la parole, le nom, le verbe, &c. Si c'est dans un genre de littérature, c'est certainement en écrivant des commentaires qu'il faut se souvenir de ces vers de Despréaux :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Il est bien probable que David s'est, comme Proclus, beaucoup servi des ouvrages de son maître Syrianus; et que, par conséquent, nous avons, dans ce prolix verbiage du philosophe arménien, une grande partie du commentaire perdu de ce célèbre professeur d'Athènes, qu'Ammonius, fils d'Herméas, nommé plusieurs fois le grand Syrianus (ὁ μέγας Συριανός, in libr. περὶ Ἐπμιν. Venetis, 1503, pag. 60, 109). On trouve quelquefois les commentaires grecs de David anonymes dans les ma-

(1) Raynouard, *Gram. comp. des lang. de l'Europ. lat.* XXIV.

nuscrits, comme celui sur les Catégories d'Aristote, dans le manuscrit 1900 à la bibliothèque du Roi; il n'est pas invraisemblable que les commentaires grecs d'un anonyme sur l'ouvrage *περὶ Ἑρμηνείας*, qui se trouvent à la bibliothèque royale à Naples (Fabr. *Bibl. gr.* V, 782), soient en effet les mêmes commentaires dont nous avons ici un exemplaire en arménien. J'ai déjà eu occasion de remarquer que Wytttenbach lui-même a cité, dans ses Remarques sur le Phædon, les Commentaires de David sur les Catégories, comme l'ouvrage d'un anonyme.

III.

Ἀναλυτικῶν προτέρων ἢ ὑστέρων βιβλία.

David a certainement eu le bon sens de voir qu'une traduction fidèle de la Dialectique d'Aristote était presque impossible; il ne voulut pas courir les chances d'une si dangereuse entreprise, et crut se tirer d'affaire en extrayant seulement de ce grand et difficile ouvrage du stagirite, un manuel pour ses compatriotes; et ce manuel lui-même a été trouvé bien difficile, comme on peut le voir par la note que le copiste a mise à la fin de cet écrit. Si cela eût été autrement, c'eût été une merveille; car ce sont les subtiles notions de la Dialectique d'Aristote, traduites dans une langue qui est en effet bien philosophique et d'une richesse extraordinaire, mais qui à cette époque n'était cultivée que depuis quelques lustres. L'ouvrage de David commence par ces mots :

Դիտաւորութիւն Արիստոտելի վերլուծականէն, բուն հարկանելի դարձ հաւաքմանէ. Այ եթէ է դիտաւորութիւն առաջնոյ վերլուծականաց պարզ հաւաքման, զիարդ վաղվաղակի յիսկ զբանս և այլն.

« L'exposition de la Dialectique d'Aristote, mise
» dans un clair abrégé. C'est l'objet des premières
» Analytiques; une claire exposition de ce que sont
» les mots &c. »

On lit à la fin :

Այս ժողովուրդը զոր մեկնեալ է Դաւթի փիլիսոփայից, յԱրիստոտելական վերլուծականէն, և առ'ի յիւրմէ տրամաբանեալ զլեւսբանի, զոր ոչ է իմանալն արհեստաւորիչներ գործեցաւ կտակ, բաղկացեալ մասնէնիս, որ'ի տասնից և քսոնից շարադասեալ և արտայայտեալ տրամաբանականիքն Դաւթի, 'ի վարժս ասմատիրաց ամլանց, 'ի փառս Այ.

« Ce sont les quatorze chapitres que David a com-
» posés sur les Analytiques et la Dialectique d'Aristote,
» et ce n'est pas une chose que le premier artisan
» puisse comprendre. Celui-là est maître de sa volonté,
» qui, se défaisant des autres livres, sait et comprend
» ces quatorze chapitres de la Dialectique de David,
» (faits) pour l'instruction des gens avides d'apprendre
» et pour la gloire de Dieu. »

On sait que le livre ou plutôt la lettre d'Aristote à Alexandre sur le monde, est l'objet d'un problème parmi les savans modernes, dont quelques-uns prétendent qu'il n'est point de ce philosophe. On peut voir tout ce qu'on a dit pour et contre dans la Bibliothèque grecque de Fabricius et dans les remarques sur cette lettre, à la fin de l'édition de M. Battoux. A toutes les preuves qui ont porté Fabricius, après avoir lu et pesé tout ce qui a été écrit de part et d'autre, à prononcer ce jugement, *Perspicuum esse scriptum illud vere esse Aristotelis*, il faut à présent ajouter le témoignage de David le philosophe, qu'on a déjà lu dans les extraits que j'ai donnés de ses Prolegomènes sur les Catégories d'Aristote; aussi a-t-il traduit ce livre sous le titre: *Ἐπιστολὴ τοῦ φιλοσόφου Ἀριστοτέλους πρὸς τὸν βασιλέα Ἀλέξανδρον περὶ τοῦ κόσμου*, c'est-à-dire: « Lettre du philosophe Aristote à Alexandre, » explication sur le monde. » En attendant que ce petit mais intéressant traité paraisse en entier, avec l'indication de toutes les variantes sur le texte grec, comme nous l'avons à présent, je donnerai seulement ici quelques *specimina*, qui serviront en même temps d'échantillon de mon édition de cet opuscule en arménien.

C. I, A et B, ed. Durr.

Իսկ բազում անգամ ինչ նման ինչ է

բարեբախտեաց (1) Զմարտագրէս (2), ալ
 Լիւքքաւապէ, որ թաւոցա իմաստաստի
 քաթիւ մանաւանդ այսօրիւք (3), որով
 միայն բարձրացեալ առ 'ի տեսութիւն բա-
 լորիցն, փաւթացաւ գիտել զիբն Զմար-
 տագրէս Լիւքքոցն 'ի նման Տեաւոր-
 քով, եւ այլն . . .

C. II, D. et. E, p. 847, ed. Duv.

Այդ անմարդիցն բարձրութիւն անգի-
 տելի եւ մարդկան, թաւեալ առ միւս մեծ
 կերեութեան որով ալ ան ընդ նման
 քով (4) : իսկ մարդկացն առ եւթ ման-
 գլիւսերն, յայնպիսի բոլորն ըստ կարգի

(1) Βυδαμοι, le texte grec donne δαμόνιοι . . .

(2) Ἀληθῆς, le texte grec ὁρῶς; et la phrase toute entière est
 selon la construction arménienne: Πηλᾶς μὴ ἔσται θεὸν ἁγῶν
 ἢ βυδαμοι, ἀληθῆς, ὡς Α. κ. τ. λ. . .

(3) 'En οἷς: mais le cas est plus précis en arménien; c'est
 l'instrumental.

(4) Τοῦτου τοῦ συμπαντος οὐρανοῦ, le texte grec n'a pas
 πῦρ, «feu». Pour bien comprendre ce chapitre, il faut se
 rappeler les différentes significations du mot grec οὐρανός. Ce
 mot signifie, 1.° le monde en général, 2.° l'habitation des dieux
 au-dessus de la terre, 3.° le plus ancien des dieux, l'âme du
 monde; et l'on voit qu'il n'a pas moins de significations que le

天 chez les Chinois: Οὐρανός ὁ πρῶτος παλαιός τε καὶ ἕκτος ἰσχυρὸν
 ὀνομάζειν ἔχει. Ἰωάννου γραμματικοῦ ἐκ τῶν παλαιῶν τῶν Μετὰ
 σοφιστῶν. (Venetis, 1551, 76, a) Οὐρανὸς καὶ ἄλλο πῶς ὀρεῖται
 τῶν ἀνθρ., selon Aristote lui-même dans le même traité, chap. 7.

կալով, իբրեւ թէ՛ միշտ վերադարձն մեծ (1) իցէ քան զստորնագոյնն, եւ թանցն պա-
տառնակեալ եւ տմենեցուն ընդ անբաշ-
տիցն պարապազի գնդովն կալով, եւ շա-
րունակունելով միշտ զգործութն այ-
նոյ (2) : վերնագոյն Լքեալն (3) եւ Լլաւնորի
կոչեցեալ բոլոր, եւ յետ այնորիկի փայլիթոն
եւ Լրամադրայ ասացեալ, ապա Հրատն
(Πυρρός) Հերակլեա իսկ եւ Լրենի ասացե-
ալն, ապա փայլամուն (Σύλων) զոր առանաբ
Լքմեաի կոչեն ամանք եւ այլք Լպողանի
(Λπίλων), յետ որոյ լուսաբերին, զոր ոմա-
նք Լփրտաիտեա (Λφροδίτης), եւ այլք Երմեա
(գր. Լրա Դεα) անուանեն, ապա արե-
տակն է, եւ այլն .

L'Aramazd des Arméniens est l'Ormuzd des Perses,
qui nomment ainsi le Zeus des Grecs et le Ju-
piter des Romains (Euseb. Chron. edit. Vene-
tiis, 1818, I, 25). Le traducteur arménien ajoute
de lui-même dans sa traduction d'Eusèbe, եւ հա-
յերէն Լրամադր; et selon le patriarche Jean,
surnommé le philosophe, Nemrod, Belus, Baal,

(1) Il est à remarquer que մեծ, μέγας, est ici pour մեծա-
դոյն, μείζων, qui est absolument nécessaire à cause du sens.

(2) Ἀπαύτως δι' αἰώνος κτ' πῦρ πῶς ἴσμεν, cette phrase est
ajoutée après σπαίρεις ἀβελιθήσαι.

(3) Ἀλωτρίως Φάινω, dans le texte grec : οὐτιχὸν δ' ἔχει αἰ-
πύτη πῶς δέσιν οὐ τοῦ Φαίνορος κ. τ. λ.

Zeus, Ormuzd et Aramazd sont toujours le même dieu.

Հայ իւրաքանչիւ լեզուաց, ալլաճեւորոյ
զնորա զանունս իւրացիք լիբերովք կոչե-
լով, իաբեղացիկ իւր, փղշտացիկ իա-
հաղ, լիղենացիկ Դիոս, Պարսիկք Արմ-
շղա, Հայք Արամազա. Voyez la note de
M. Saint-Martin, dans la nouvelle édition de l'*His-
toire du Bas-Empire*, par Lebeau, I, 292, 3.

On est peut-être curieux de voir comment David
a traduit les vers d'Empédocle et d'Homère qui se
trouvent dans le texte d'Aristote, parce qu'on n'a
jamais rien vu de semblable dans la langue armé-
nienne; c'est pour cela que je les mets ici :

Լիւ շարուհաւ (1) է ըստ բնականին Դի-
ականիկել (գր. Լիւսկեդիկելսէ Էմպեդոկլէ) :

ՂԱմեսյն որ էրն և է, որ իցեն յետոյ,
Ծառք բուսեալք, և սրք և հսկայք,
Գաղանք և էջք իսկ, և 'ի ջուրս բուսեալ ձկուսք .

Ἐξ οὗ κατὰ τὸν φυσικὸν Ἐμπεδокλέα.
Πάνθ' ὅσα τ' ἦν, ὅσα τ' εἶν, ἰδ' ὅσα π' εἶσι ὀπίσσω,
Δείδρεά τ' ἐβλάστησιν αἰετες, ἠδὲ γυναικας,
Θῆρες τ' οἰωνοί τε, καὶ ὑδατοθρέμματα ἰχθύς.

Որպէս ասէ Հովեթոս (Դոմոց) :

Այլ Աւելիբոս, զոր ասեն անոցն վայր զգուշազոյ
Գոլ, ոչ հաղմալ Թոթափեալ լիւի, ոչ երբեք աւաթեօք
Խոնաւացեալ, ոչ ձեամբ խառնակեալ, այլ յաւէտ պարզէ

(1) Δι αἰῶνος: ces deux mots ne sont pas dans le texte grec.

Ὁσπερ ἔφη καὶ ὁ σοφιστὴς Ὀρμενος,

Οὐλυμπόν δ', ὅθι φασὶ θεῶν ἑδρὰς ἀσφαλὲς αἶναι
 ἔμμεναι, οὐτ' ἀνέμοισι πνέσσειται, οὐτε ποτ' ἔμβρο
 Δεύεται, οὐτε χεὶν ὀπασίδεται, ἀλλὰ μάλ' αἰθέρα.

Le dernier chapitre offre une variante assez remarquable : on ne trouve pas en arménien, comme dans le grec, le fatras de noms et d'épithètes de Jupiter, qui semblent plutôt recueillies par un grammairien que par le prince des philosophes; on lit seulement :

Այլ մի գորով, բազմանուն է, ըստ կրիցոյ
 յամենեցունց անուանեալ, զոր մեք նորոգ-
 մունս անուանեմք : կոչեմք զնա Չինս և
 Դեա, յարանունապէս վարելով անուամ-
 բն, Կբրու Թէ ասացեալ լինիմք, Թէ վն
 նոցա կեամք 'ի Ժամանկի, քսեղի և նա
 Ժամանակ է, լինի ասացեալ, ըստ հետե-
 ման և յաւիտեան, ըսդ որով և յաւիտե-
 նակամք, որպէս քերթողն ասէ, փրկիչ և
 աղատիչ պատրաստապէս, և զի զամե-
 նայն ըսդ միասացից երկնային իսկ և երկ-
 րային ամենայն բնութեան և բախտի մա-
 կանուն գորով, որպէս և է պատճառ ամե-
 նեցուն, վասն որոյ և յերգս Որփեալն ոչ
 անպատշաճ լինի ասացեալ :

Չես անաջին . Չես յետին, Չես Թա-
 գաւոր, և այլն .

Et cela est mot à mot en grec :

Εἷς δὲ ὧν, πολυώνυμός ἐστι, τοῖς πάσι τοῖς κατομαζόμενοις,

ἀπὸρ ἡμῖς ποσμοὺς ὀνομαζόμεν· κελοῦσι δὲ αὐτῶν Ζῆνα καὶ Δία, περὶ αὐτῶν ἡρώμενοι τῷ ὀνόματι, οἷς καὶ εἰ λέγομεν δὲ ἐν ζῶμεν ἐν χερσίν, αὐτὸς γὰρ καὶ χερσὶν ἐστὶ, διήκων, ὥσπερ εἴρηται, ἐξ αἰῶνος εἰς αἰῶνα, δὲ ὅτ' ἐν ζῶμεν εἰς αἰῶνα, ὥσπερ ὁ ποιητὴς εἶπεν, σπῆρ τι καὶ ἐλευθέριος, ἐπύμῳ· ὡς δὲ τὸ πᾶν ἐν τόπῳ εἴπῃν, οὐρανίος τι καὶ χθονίος, πάσης ἐπάνυμος ὡς φύσας τι καὶ κύχας, ἅπτε καὶ ἐπὶ αἵματος πάντων διὸ καὶ ἐν ταῖς Ὀρφικοῖς οὐ κατὰ λέγεται·

Ζεὺς παῖς, Ζεὺς ὕψιστος, Ζεὺς βασιλεὺς κ. τ. λ.

V.

Περὶ τῶν Ἀρετῶν καὶ Καμῶν.

L'abbé Villefroy, qui a fait le Catalogue des manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi, croyait avoir trouvé dans les traductions de David un ouvrage inédit d'Aristote; mais les petits extraits des grands ouvrages du stagirite, intitulés dans notre manuscrit, *Արիսτοτελῆς ἡ ἀρετῶν καὶ καμῶν*, c'est-à-dire, « d'Aristote sur les vertus, Alexandre roi (?), » ne sont autre chose que les définitions des vertus et des vices, que nous lisons aussi dans Stobée. L'arménien commence ainsi: *Գովելի են գեղեցիկ քնքար սուղի գարշելի քնքար, բարձի բարեպաշտ յառաջալ լինիս առաքելութիւն և գարշիլեպաշտ չարութիւն և այլն*, ce qui est traduit mot à mot sur le grec: Ἐπαινετὰ μὲν ἐστὶ καλὰ, ψακαὶ δὲ καὶ αἰσχετὰ, καὶ τῶν μὲν καλῶν ἡγοῦνται αἱ ἀρεταί, τῶν δ' αἰσχετῶν, αἱ κακίαι κ. τ. λ. On trouve une note à la fin, que je n'ai pu lire et deviner qu'avec beaucoup de peine: *Արիսτοτελῆς ἀποκαθάρσις*

էր քամշկիԹ (lis. Քրակիա) գաւառէ մերձ
յաւլինԹոս, որդի հաւր 'Լիկոմաքոս' և
մաւր Լամբրիասայ, քսան ամս աշակեր-
տեալ Պլատոնի և միտք երանուանեալ
'ի նմանէ, c'est-à-dire : « Aristote était de Sta-
» gire, de la province de Thrace, proche d'Olynthe,
» le fils du père Nicomaque et de la mère Lambrias;
» il était à vingt ans le disciple de Platon, et son
» ame a été illuminée par lui. » C'est la même date
que nous donne Apollodore dans ses Chroniques
(Diog. Laert. in Vita Arist. ; Arist. Op. omn.
I, 10, éd. Buhle). Il est bien pardonnable aux écri-
vains arméniens de corrompre les noms grecs, qui leur
sont tout-à-fait étrangers ; on sait d'ailleurs que le nom
de la mère d'Aristote était *Phæstis*, et il paraît que
l'Arménien a traduit ce nom propre, parce que Փակս
en grec, et Լամբրիաս en arménien, ont presque
la même signification. On lit d'ailleurs dans Eusèbe
(*Chron. Venetiis*, 1818, II, 22) qu'« Քրիստո-
տէշէս է ութամեայ էր և Պլատոնի քա-
նիցն միտ դնէր », c'est-à-dire, « Δεισπλῆς Πλάτωνι
ἐμαθήτευεν ἀπὸ ἰζ' ἔτους τῆς ζωῆς αὐτοῦ. La vie d'Aris-
tote, dont nous avons seulement une traduction
latine, commence presque par les mêmes mots que
notre copiste ou notre auteur arménien : *Aristoteles
philosophus patria Stagira. Stagira autem
civitas est Thraciæ, vicina Olyntho et Methonæ ;
filius autem fuit Nicomachi et Phæstidis. (Aristot-
telis Op. omn. I, 54, éd. Buhle.)*